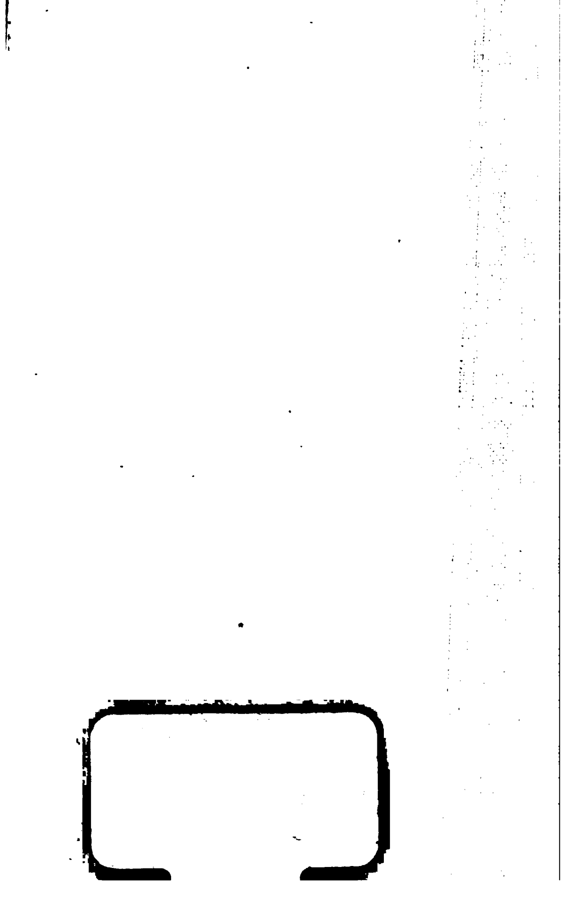
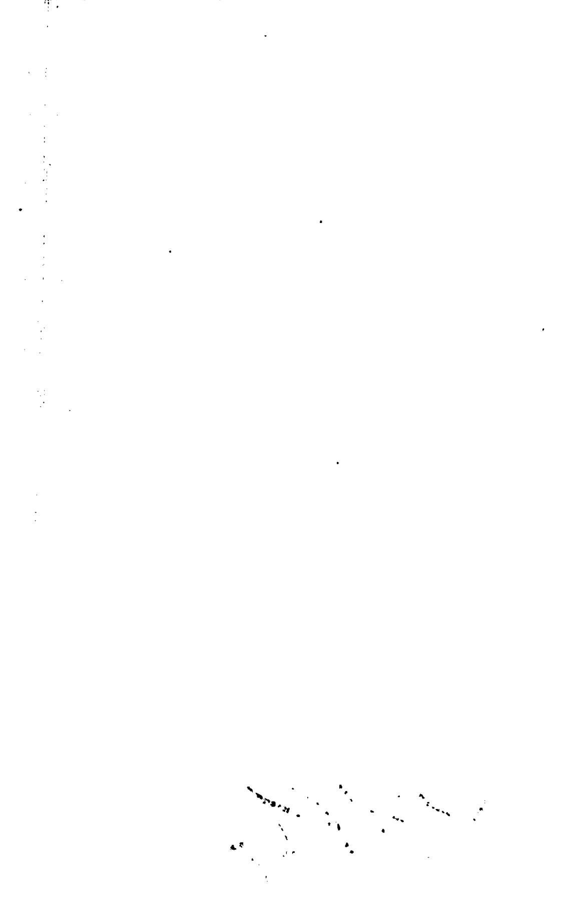






PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1789

[Tome 8]

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdiere, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation et Privilège du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt-neuvieme.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

Philippe
DE NÉRICAULT DESTOUCHES.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

C. H.

PRÉFACE.

Cette Comédie vient d'être reçue si favorablement du Public que je me croirois indigne des applaudissemens dont il m'a honoré si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance. J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer ; mais, pour la faire éclater d'une maniere sensible, je promets à ce même Public, à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens je n'épargnerai ni soins, ni travaux pour mériter la continuation de ses suffrages. Quoique les caracteres semblent épuisés, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très-convaincu des difficultés et des périls de l'entreprise, parce que les caracteres les plus faciles et les plus saillans ont déja paru sur la scene. Mais comme les succès redoublent mon zele, peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui

doit, au moins, m'en faire bien augurer, c'est que mon objet est généralement approuvé. On sait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

et que je crois que l'Art dramatique n'est estimable qu'autant qu'il a pour but d'inftruire en divertissant. J'ai toujours eu pour maxime incontestable que quelque amusante que puisse être une Comédie c'est un ouvrage imparfait et même dangereux si l'Auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice et de mettre la vertu dans un si beau jour qu'elle s'attire l'estime et la vénération publique. Tous mes Spectateurs ont fait connoître unanimement, et, si je l'ose dire, d'une maniere bien flatteuse pour moi, qu'ils se livroient avec plaisir à un objet si raisonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici qu'en m'honorant de leurs applaudissemens ils se sont fait honneur à eux-mêmes ; car, enfin, qu'y a-t-il de plus glorieux pour notre nation, si fameuse, d'ailleurs, pour tant de qualités, que de

faire aujourd'hui connoître à tout l'univers que les Comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que celui de plaire et de divertir, ne peuvent la divertir et lui plaire long-tems que lorsqu'elle trouve dans cet agréable Spectacle, non-seulement ce qui peut le rendre innocent et permis, mais même ce quî peut contribuer à l'instruire et à la corriger? Il est donc de mon devoir, en payant au Public le juste tribut qu'il attend de ma reconnoissance, de le féliciter sur le goût qu'il fait toujours éclater pour les Ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la scene, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillans, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses, dont elle a été souvent infectée, et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens. Il est aisé de voir dans tous mes Ouvrages, remplis, au surplus, d'une infinité de défauts, que c'est uniquement à ces sortes de Spectateurs que je me suis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet si légitime que les talens nécessaires pour y parvenir. Toute la gloire dont

je puisse me flatter, c'est d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoiqu'après l'incomparable Moliere il semblât qu'il n'y eût point d'autre secret de plaire que celui de marcher sur ses traces. Mais quelle témérité de vouloir suivre un modele que les Auteurs les plus sages et les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable ! Il ne nous a laissé que le désespoir de l'égaler. Trop heureux si, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre supportables après lui ! C'est à quoi je me suis borné dans mes Ouvrages dramatiques, et c'est, sans doute, à cette précaution essentielle que je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu.

Je n'en suis pas moins redevable à l'art des Acteurs, qui en ont employé tous les ressorts et toutes les finesses, principalement dans cette derniere Comédie, pour signaler leur zele et leur amitié pour moi. Je leur dois, à tous, sans nulle exception, cette justice ; et je la leur rends avec d'autant plus de plaisir que le Public l'autorise par ses applaudissemens. M. Quinault, l'aîné, dans le rôle de Lycandre, a fait voir qu'il savoit se transformer en toutes sortes de

caracteres ; que, quelque différens qu'ils puissent être les uns des autres, ils lui fournissoient également une occasion brillante de faire admirer ses talens et son esprit, et qu'il pouvoit se donner le ton, la gravité, les entrailles de pere, avec autant de justesse, de précision et de vérité qu'il savoit s'approprier les saillies, la vivacité et les graces d'un jeune homme, quand il étoit question de les représenter. Quelle estime, quelle vénération, quel amour n'a-t-il point inspirés pour le malheureux pere du Comte de Tufiere et de Lisette ?

Je dois les mêmes louanges à son frere, M. Dufresne, qui a trouvé l'art d'annoncer le caractere du Glorieux, même avant que de prononcer une parole, et par la seule maniere de se présenter sur la scene. Quelle noblesse dans son port ! quelle grandeur dans son air ! quelle fierté dans sa démarche ! quel art, quelles graces, quelle vérité dans tout le débit du rôle, et quelle finesse, quelle variété dans tous les jeux de Théatre !

Jamais personnage ne fut plus difficile à représenter que celui de Lisette, fille de condition

et femme-de-chambre, en même-tems. Être trop comique, c'étoit démentir sa naissance. Etre trop sérieuse, c'étoit s'exposer à refroidir l'action, et à rendre le personnage ennuyeux. Il s'agissoit de trouver un juste milieu, entre les saillies et les vivacités d'une suivante et la noble retenue d'une fille de condition. C'est ce qu'on a vu exécuter avec tant de succès, par l'excellente Actrice, Mademoiselle Quinault, chargée du rôle de Lisette.

Me sera-t-il permis de faire souvenir le Public de l'air de confiance, de joie, de naïveté et des plaisantes brusqueries de Lisimon, ou plutôt de l'Acteur judicieux et naturel, M. Duchemin, qui a paru sous le nom de ce Bourgeois anobli ? L'extrême plaisir qu'il a fait aux Spectateurs ne me laisse assurément aucun lieu de douter qu'il n'ait extrêmement contribué au succès de mon Ouvrage.

Je me ferois encore un devoir bien agréable de faire ici l'éloge de mes autres Acteurs, si la crainte d'ennuyer par un trop long détail ne mettoit, malgré moi, des bornes à ma reconnoissance.

Après ce juste tribut qu'elle exigeoit de ma plume ce seroit ici l'occasion naturelle d'employer quelques lignes à réfuter la censure de l'Auteur d'une petite Comédie, ou plutôt d'un Ouvrage qui en usurpe le nom, et qui a paru pendant quelques jours sur le Théatre Italien. (1) Mais, quoiqu'il me convienne moins qu'à qui que ce puisse être de mépriser mes confreres les Auteurs, et que je reconnoisse en eux des talens supérieurs aux miens, je crois pouvoir affecter le silence à l'égard de l'Auteur dont il est question. Je me dispenserai même de le nommer, pour ne le point tirer de son obscurité, et je lui laisse le champ libre sur un Théatre qui est son unique ressource, et qui est propre à exercer son génie; Théatre qui ne subsiste qu'aux dépens des meilleurs Ouvrages, et dont le mérite principal est de les tourner en ridicule, et de les livrer à l'envie et au mauvais goût. Il me suffit que le Public ait eu la bonté

(1) *Polichinelle, Comte de Panfier*, Parodie de la Comédie du *Glorieux*, et donnée par Largilliere, au mois de Mars 1732. (Note des Rédacteurs.)

de suivre ma Comédie. En l'approuvant, il s'est chargé de la défendre, et de justifier, en même-tems, ses suffrages. Tout ce qu'il me reste à dire maintenant, c'est qu'on me trouvera toujours également disposé à me corriger sur les avis des personnes impartiales et judicieuses et à mépriser les censures de certains petits Auteurs étouffés, qui tâchent de se donner quelque relief, en attaquant, sans mesure et sans discernement, tout ce que le Public ne juge pas indigne de ses louanges.

SUJET DU GLORIEUX.

LISIMON, riche Bourgeois de Paris, nouvellement anobli, veut, pour s'anoblir encore, en quelque sorte, à ce qu'il croit, marier sa fille, Isabelle, au Comte de Tufiere, fort bon Gentilhomme, mais excessivement vain de sa noblesse, faisant une très-grande figure dans le monde, et qui ne recherche cette alliance que parce qu'il est sans fortune, et qu'il compte sur la plus grande partie de celle de Lisimon pour arranger ses affaires. Isabelle est encore recherchée par un jeune homme, riche et de très-bonne famille, nommé Philinte, qui est aussi modeste que le Comte est orgueilleux, et que sa mere voudroit qu'elle épousât. Mais elle préfere le Comte, malgré ses hauteurs insupportables, qu'il lui fait éprouver, comme à tout le monde; car il n'y a point d'arrogances dont il n'accable

Lisimon, toute sa famille, et même son rival, Philinte, qui, tout modeste qu'il est, ne peut les souffrir, et lui en demande raison, l'épée à la main. Lisimon a aussi un fils, nommé Valere, qui est amoureux de la suivante de sa sœur, Isabelle. Cette suivante, qui a pris le nom de Lisette, est une fille bien née, qui a reçu une brillante éducation, et a passé plusieurs années de sa jeunesse dans le couvent où a été élevée Isabelle. Celle-ci a conçu de l'amitié pour elle, et, la sachant dans l'indigence et sans vocation pour le cloître, elle a prié son pere et sa mere, en rentrant chez eux, de lui permettre de la prendre auprès d'elle, pour la traiter moins en suivante qu'en compagne et en amie malheureuse. Lisimon, vieux libertin, se sent aussi du penchant pour Lisette, et lui fait des propositions, qui ne peuvent que blesser les principes de vertu et d'élévation qu'elle a reçus, dès son enfance. Elle rejette donc, avec mépris, les offres avilissantes de Lisimon, et accueille favorablement celles de Valere, dont elle partage la tendresse, et qui veut l'épouser, avec ou sans le consentement de ses parens. Cependant, un vieillard,

vieillard, qui se fait appeler Lycandre, vient apprendre à Lisette qu'elle appartient à une très-noble famille, de Province, que les suites funestes d'un orgueil excessif ont long-tems plongée dans l'infortune, mais qui rentre, enfin, dans tous ses droits et dans tout son éclat. Ce vieillard se fait connoître, ensuite, pour le pere de la jeune Constance, cachée, dès son bas âge, sous le nom de Lisette, et qui retrouve son frere dans l'orgueilleux Comte de Tufiere, que son pere se plaît à humilier, quelques instans, pour le punir un peu de l'insolente vanité qu'il a trop long-tems exercée sur les autres. Le Comte, devenu plus raisonnable sur ses titres de noblesse, épouse Isabelle; et Constance est aussi unie à Valere.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE GLORIEUX.

« Cette Piece qui est le chef-d'œuvre de l'Auteur, et, peut-être, dans son genre, celui de notre siecle ; dit le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, eut trente représentations de suite, dans sa nouveauté, avec le plus grand succès, et le mieux mérité. Elle est restée au Théatre, où l'on va souvent la revoir, et toujours avec le même plaisir. »

Elle fut, cependant, l'objet d'une Critique, qu'un anonyme publia, à Paris, dans l'année de sa nouveauté, par la voie de l'impression, et celui d'une Parodie, de Largilliere, jouée, aussi à Paris, en 1732, au Théatre Italien, sous le titre de *Polichinelle, Comte de Panfier* ; et

desquelles productions de l'envie et de la cabale Destouches parle, dans la Préface qu'il a mise au-devant du *Glorieux*, avec tout le mépris qu'elles méritent et qu'elles ne peuvent manquer d'inspirer aux honnêtes gens et aux gens de goût.

Voici le jugement que d'Alembert porte de cette Comédie, dans son Éloge de Destouches, faisant partie de son *Histoire des Membres de l'Académie Françoise.*

« .... *Le Glorieux* reçut les plus grands applaudissemens, par le naturel et la variété des caracteres, par le contraste des situations, par le comique noble et de bon goût qui anime toute la Piece, enfin, par les scenes touchantes que l'Auteur a su ménager au milieu de ce comique, et qui, loin d'y produire une bigarrure choquante, répandent sur l'Ouvrage une sorte de dignité que la gaieté du fond n'affoiblit pas.... »

« *Le Glorieux* est la premiere Comédie où le pathétique, qui paroît si étranger à ce genre, ait osé s'introduire avec succès. Moliere, ce législateur du Théatre, semble avoir négligé cet avantage, dans les Pieces mêmes où

il s'offroit à lui ; dans *Tartuffe*, par exemple, où la situation déchirante d'une famille honnête, prête à devenir la victime d'un scélérat, fournissoit à ce grand Peintre les scenes les plus pleines d'intérêt et d'éloquence. S'il se refusa des scenes si dignes de son génie, ce fut, sans doute, dans la crainte d'affoiblir par un sentiment doux et tendre le sentiment profond de haine qu'il vouloit accumuler et concentrer sur le principal personnage. Destouches, qui dans le sujet du *Glorieux* n'avoit point à exciter cette passion violente, faite pour étouffer toutes les autres, eut le mérite de sentir tout le parti qu'il pouvoit tirer de ce sujet pour y mêler l'intérêt qui produit les larmes avec les traits que le ridicule fait naître. Il a su, en effet, allier et fondre si heureusement dans sa Piece le pathétique et le comique que *Le Glorieux* est, tout-à-la-fois, et l'époque de ce nouveau genre, et le modele de l'art et de la mesure que demande l'alliage dangereux de deux sentimens si disparates. Les Auteurs, d'ailleurs, très-estimables, qui ont suivi et même agrandi la route frayée par Destouches, au lieu de subordonner, comme

lui, l'intérêt à la gaieté, si essentielle à la vraie Comédie, ont subordonné au pathétique, qui joue dans leurs Pieces le principal rôle, le comique, qui n'y joue que le second, et qui ne peut gueres le jouer qu'avec désavantage; car s'il est difficile d'amener l'intérêt avec les ris, il l'est bien plus encore d'exciter le rire au milieu des larmes. Aussi cette gaieté précieuse, que Destouches avoit su conserver dans ses Pieces, et qui dans celles de ses successeurs n'a, si on ose le dire, qu'un rire d'apprêt et de commande, a disparu, enfin, presqu'entiérement du Théatre, pour faire place au Drame, purement bourgeois; genre indécis, et, pour ainsi dire, hermaphrodite, dont l'avantage, il est vrai, est de nous offrir un intérêt plus proche de nous, mais dont l'écueil, plus redoutable que l'on ne pense, est l'extrême facilité d'y être médiocre, et que, par cette raison, il ne faut ni proscrire dans les bons Écrivains, ni encourager dans les autres. »

« Au mérite peu commun d'avoir ouvert une nouvelle carriere, *Le Glorieux* en joint un second. Plus d'un vers de cette Piece a fait proverbe; ce qui est le plus grand honneur que des

vers de Comédies puissent obtenir. Quelques-uns même de ces vers méritent, par la noblesse la plus touchante, d'être placés parmi les traits sublimes de la Scene Françoise.... »

« Cependant, la Critique, d'autant plus exacte à lever son tribut sur un Auteur qu'il est plus heureux et plus riche, trouva tant soit peu outré le caractere principal de cette Piece, celui du Glorieux ; et ce qui paroît appuyer, à un certain point, ce reproche, c'est que l'homme modeste, et, par conséquent, estimable, que l'Auteur a voulu mettre en opposition avec son Glorieux, semble toucher au ridicule, par l'excès de sa modestie même, car une regle infaillible pour s'assurer au Théatre de l'effet d'un caractere, c'est d'examiner l'effet que doit produire le caractere qu'on y opposera, pour le mettre en action, parce que les deux personnages devant marcher parallelement, quoique placés à une grande distance l'un de l'autre, il est presqu'impossible que si l'un des deux sort de la vérité, l'autre n'en franchisse aussi les bornes. L'écueil est d'autant plus difficile à éviter, que les tableaux destinés pour le Théatre,

devant être vus dans un certain éloignement, doivent être peints avec des traits fermes et prononcés, où l'Artiste est exposé souvent à prendre l'exagération pour la force. Rien n'est si rare que d'attraper sur la scene ce point si nécessaire à la perspective dramatique, où la perfection de la ressemblance résulte d'une juste combinaison entre la vigueur de la touche et la distance où le portrait doit être placé. Quoi qu'il en soit, y eût-il dans le caractere du Glorieux quelques traits exagérés, ils seroient rachetés, d'ailleurs, par un grand nombre d'autres, de la vérité la plus heureuse et la plus frappante.... »

« Au reste, si Destouches fit la faute d'altérer tant soit peu les deux principaux rôles de sa Piece, il fut bien excusable. Le plan de cette Comédie, tel qu'il l'avoit d'abord conçu, et même exécuté, étoit fort différent de celui auquel des circonstances, bizarres et imprévues, l'obligerent à se soumettre. Dans ce premier plan le Glorieux étoit puni de son orgueil en voyant épouser sa maîtresse au rival qui lui est opposé, et dont l'Auteur n'avoit fait, d'abord, qu'un homme simple et honnête, sans aucune teinte de ridi-

cule. Mais l'Acteur (Quinault Dufresne) qui devoit jouer le Glorieux, d'autant plus propre à ce personnage qu'il le jouoit jusques dans le monde, crut sa personne avilie par ce dénouement humiliant, et déclara qu'il ne consentiroit jamais à jouer le rôle d'un homme éconduit et puni. Destouches fut obligé de sacrifier la perfection de son Ouvrage au caprice de cet Acteur et au besoin que la Piece avoit de lui. Il la défigura, en gémissant, pour lui procurer l'avantage d'être jouée, comme il le desiroit. Aussi le fut-elle, non-seulement par ce Comédien, mais par tous les autres, avec une perfection dont on se souviendra long-tems au Théatre François. On a dit de quelques autres Pieces que les rôles avoient été faits pour les Acteurs; dans le *Glorieux* les Acteurs sembloient avoir été faits pour leurs rôles, et presque les avoir faits eux-mêmes. Si l'on en croit les plaintes des Gens-de-Lettres, qui ont travaillé pour le Théatre, plus d'un Comédien les a forcés à mutiler ainsi leurs Ouvrages, et, pour l'ordinaire, ne les a pas si bien dédommagés.... »

LE GLORIEUX,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Janvier 1732.

PERSONNAGES.

LISIMON, riche Bourgeois ennobli.

ISABELLE, fille de Lisimon.

VALERE, fils de Lisimon.

LE COMTE DE TUFIERE, amant d'Isabelle.

PHILINTE, autre amant d'Isabelle.

LYCANDRE, vieillard inconnu.

LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.

PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.

LA FLEUR, laquais du Comte.

M. JOSSE, Notaire.

UN LAQUAIS de Lycandre.

Plusieurs autres laquais du Comte.

La Scene est à Paris, dans un hôtel garni.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

Lisette ne vient point. Je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici....
(Appercevant Lisette.)
Pour le coup, je m'en vais.... Ah! ma foi! la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Mon cher Monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment ;
Mais, pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence....
(*Elle lui fait une grande révérence.*)
Je vous ai fait attendre?

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu tard!

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes desirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux!

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux!

LISETTE.

A moi?... Je vous fuirois, si vous étiez moins sage!

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.

Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort! car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi!

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh! bien?

LISETTE.

Traitons cette matiere, et ne nous cachons rien.
Tous deux, à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons, tous deux, être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste! elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux!

Le Comte, votre maître, est froid et sérieux;
Et, depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart-d'heure.
Quel est son caractere? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et, cependant, je crois

Qu'il ne doit pas long-tems compter sur sa tendresse.
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour est bien traître!
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant, sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine.
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur;
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur.
Sur le point d'épouser elle rompt, sans mystere.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractere!
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et, toutefois, prudent;
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non, point capricieuse,
Point coquette, et, sur-tout, point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très-bonne-foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant, dites-moi
Toutes les qualités du Comte, votre maître?
C'est pour le mieux servir, que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez, même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en appercevoir, et fixons sa tendresse.

Mais découvrez-les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et, de la tête aux pieds, je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premiérement, son titre
De Comte de Tufiere est un titre réel;
Et son air de grandeur est un air naturel.
Il est, certainement, d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur; et, brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur. On vante sa droiture.
Quoique vif, pétulent, il a le cœur très bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vîte au second.

SCENE III.

LA FLEUR, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *à La Fleur.*

AH ! te voilà, La Fleur ? Que fait Monsieur le Comte ?

LA FLEUR.

Il joue ; et, qui plus est, il y fait bien son compte ;
Car il va mettre à sec un franc Provincial,
Au moins, aussi nigaud qu'il me paroît brutal.
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu si-tôt ?

LA FLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein ?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi ?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes Factotum de Monsieur notre maître.

On n'ose lui parler, sans le mettre en courroux.
Il faut, par conséquent, que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, La Fleur, je te croyois plus sage.
Servir Monsieur le Comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter ? Éclaircis-moi ce point ?

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle!

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere Demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître en trois mois ne m'a pas dit un mot!

PASQUIN.

Que t'importe cela ?

LA FLEUR.

Comment donc ! que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte?
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse....
Qui vouloit qu'on parlât, et qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours, tour à tour,
Elle nous chantoit pouille, avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir !

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.

Répondre, c'est parler. Encor vit-on... Mais, bon!
Avec Monsieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas, lui-même, une pauvre syllabe!
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe!
Cela me fait sécher; cela me pousse à bout,
Moi, qui dis volontiers mon sentiment sur tout.

(*Voyant rire Lisette et Frontin.*)

Le silence me tue; et.... Vous riez?

LISETTE.

Achève?

LA FLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève!

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité!

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence,
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence;
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement!

LISETTE, *à Pasquin.*

Enfin, il faut qu'il parte; et c'est-là sa folie!

LA FLEUR.

Autrement, je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages:
Il me nourrissoit mal, me payoit mal mes gages,

Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissoit aller presque aussi nu qu'un ver;
Mais je l'aimois. Pourquoi? c'est qu'il me faisoit rire,
Et que, de mon côté, je pouvois tout lui dire.
Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions, tous deux, de pair à compagnon.
Mais pour Monsieur le Comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Écossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler François;
Et, dût-il m'enrichir, que le Diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte!

PASQUIN.

Patience! à ta face on s'accoutumera;
Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans, au moins, je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE.

Ce pauvre garçon-là me fait compassion!
Faites que l'on lui dise, au moins, quelques paroles.

LA FLEUR, *à Pasquin.*

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles!

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;

Il faut ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse....
Adieu.
Voilà mon dernier mot ; c'est moi qui vous l'annonce,
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.
(Il sort.)

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'AI pitié, comme vous, de ce pauvre La Fleur !

LISETTE.

Le Comte de Tufiere est donc un fier Seigneur ?

PASQUIN.

C'est-là mon second point.

LISETTE.

Fort bien !

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser ;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher, en deux mots, sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important.

Si

Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espece.
Persuadé, d'ailleurs, de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité.
Se croyant, en tout genre, un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant, lui-même:
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Eh! de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal.
Qui, par timidité, rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité.
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi! le contraste est tout des plus parfaits;
Et nous en pourrons voir d'assez plaisans effets!
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute!

LISETTE,

Réservez ce transport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh ! fi donc ! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience,
(*Montrant Pasquin.*)
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là ?
Tête-à-tête, tous deux ? Je n'aime point cela !
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fiere ?

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tufiere,
Son maître.

LISIMON, *à Pasquin.*

Ce Seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant ? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait; et c'est par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon ! Aime-t-il la table, et boit-il largement ?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le Régiment!
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse!

LISIMON.

Voilà mon homme! Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cageole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage en ses façons discrettes
Me donne la colique, à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il Prince, morbleu!
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu!
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille?
Le Monarque absolu d'elle et de mes enfans?
Que j'en veux disposer?... Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chere compagne,
Qu'il faut que, dès ce soir, elle aille à la campagne.

LISETTE.

Eh! pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi?... C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais....

LISIMON, *l'interrompant.*

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit et trop près l'un de l'autre,
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon Hôtel sera vaste; et je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toît elle et moi nous assemble,
Sans nous appercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE, *voulant sortir.*

Je vais voir si Madame est visible.

LISIMON, *la retenant.*

Non, non;
(*A Pasquin.*)
J'ai deux mots à te dire... Et toi, sors, mon garçon.
Va-t-en chercher ton maître, en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN, *à Lisimon.*

Et je l'attends ici.

LISIMON, *le poussant, par les épaules, jusqu'à la porte.*

Va l'attendre dehors! Décampe!...
(*Pasquin sort.*)

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,

Nous sommes tête à tête ; et ma vive tendresse....

(*Voyant que Lisette veut s'en aller.*)

Où vas-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse ;

Elle m'appelle.

LISIMON, *la retenant.*

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Moi ! point.

LISETTE.

Moi, je l'entends ; et j'y cours, de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende !

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde

T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi.
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite Reine!
De mon cœur, de mes biens je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrettement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique:
Habits, ajustemens, rien ne te manquera,
Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, Monsieur, à merveille!

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chere, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne Dame,
Que j'honore.

LISIMON.

Eh! qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable! ma femme?

LISETTE, *ironiquement.*

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie!

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE, *ironiquement.*

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de Monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettriez, vous-même, en un si beau chemin;
Et qu'à votre âge, enfin, votre charité brille
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE, *avec chaleur.*

Oui, Monsieur, je l'y prens.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses!

(*Elle veut encore s'en aller.*)

LISIMON, *la poursuivant.*

Oh ! puisque mon amour, mes offres, mes discours
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant, et appelant.*

Au secours !

LISIMON.

Quoi ! friponne ! me faire une telle incartade !

SCENE VII.

VALERE, LISIMON, LISETTE.

VALERE, *accourant, à Lisimon.*

Mon pere, qu'avez-vous ?

LISIMON.

Rien.

VALERE.

Etes-vous malade ?

LISIMON.

Non ; je me porte bien.... Que voulez-vous ?

VALERE.

Qui, moi ?
On crioit au secours ; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vîte accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine !
Lisette me suffit.

VALERE.

Mais....

LISIMON.

Votre aspect me gêne,
Sortez.

VALERE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin?
(*A Lisette.*)
Je n'ai garde, à coup sûr!... Lisette, j'aurai soin
De Monsieur; sortez vîte. Allez dire à ma mere
Qu'elle vienne, au plutôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE, *à Valere.*

J'y vais.

LISIMON.

(*A Valere.*)
Demeure... Et toi, sors à l'instant!

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera. Mais, aussi, je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu!
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage?

Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le Médecin ?

LISIMON.

Tais-toi !...
Traître! tu le paîras !

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez?

VALERE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon pere.
Quel exemple pour moi ! quel chagrin pour ma mere!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon pere, après tout, nous vous défendrons bien!

LISETTE.

LISETTE.

Je le sais ; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALERE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige ?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur !
Vous savez mon dessein ?

LISETTE.

Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir ; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez ; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans ; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis.
Jugez si vous et moi nous sommes assortis ?

VALERE.

L'amour assortit tout ; et mon ame ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALERE.

Esprit, graces, beauté, ce sont-là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valere,
De faire à notre hymen consentir votre pere ?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement !

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis secrettement...

LISETTE, *l'interrompant.*

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hasard....

VALERE, *l'interrompant.*

(*Appercevant Lycandre, qui s'approche.*)

Vous n'avez rien à craindre; et.... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde;
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire.
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur.
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin, je vous revois ! Cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir !

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis !

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE, *hésitant.*

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais...

LYCANDRE.

Quoi ?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE, *à part.*

(*A Lisette.*)

Juste Ciel !... Eh ! c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du Couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent ;
Mais, depuis quelque tems, vous m'avez négligée.
De plus, ma mere est morte. Inquiete, affligée,

N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui ?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au Couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante.
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas, pourtant, sans verser bien des pleurs !
Mais mon sort le voulut, et voilà mes malheurs !

LYCANDRE, *à part.*

(*A Lisette.*)

O fortune cruelle !... Eh ! vous tient-on parole,
Par de justes égards ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurois prévenu
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mene, moi-même, une vie assez dure !...
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui !

LYCANDRE, *à part.*

Hélas !

LISETTE.

Vous soupirez ? Dans ma triste aventure

Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter.... Mais, dites-moi, de grace!
A qui parliez-vous-là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort!

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?....
(*Voyant rougir Lisette.*)
Vous rougissez?

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche; il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable et sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte.... Mais, enfin, que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valere.

LYCANDRE.

Eh! mon Dieu! qu'il se nomme
Ou Valere, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer, à fond, des choses qu'il vous dit?

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce-là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez!

LISETTE.

Eh! mais... ce reproche m'afflige.
Eh! bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser,
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre!

LISETTE.

Non; je réponds de lui... Mais, bien loin de me rendre,

En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici, dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valere,
Et même l'épouser, de l'aveu de son pere.

LISETTE.

Moi, Monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et, respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi.... Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mere a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon pere est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire; il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer, lui-même.

LISETTE.

Eh! pourquoi si long-tems m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons... Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence;
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance?
Ah ! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystere à fond?

LYCANDRE.

Non, j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste attendez votre pere....
Adieu.... Mais, dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal, en ce triste équipage,
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage....

LYCANDRE, *l'interrompant.*

Je saurai l'abaisser !

LISETTE.

Il vous insultera !

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera....

Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre.
Pour les faire éclatter il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus: c'est-là votre apanage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

DOIS-JE me réjouir ? Dois-je m'inquietter ?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre ; et, pourtant, plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup sûr, s'est diverti de moi...
Mais non, il m'aime trop pour me railler.... Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croie au-dessus de Valere,
Et le vieillard adroit usant de ce détour
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue !
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré....
Pauvre Lisette ! hélas ! ton regne a peu duré !
Je me suis endormie et j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge !

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

J'avois beau vous attendre !... Eh ! quoi, seule à l'écart ?
Qu'y faites-vous ?

LISETTE.

Je rêve.

VALERE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir vous ait dit quelque chose
D'affligeant ?

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Eh ! quelle est donc la cause
De votre rêverie ?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir ; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALERE.

Oh ! oh ! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenans !

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et, cependant, ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALERE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystere?

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire,
Et, quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALERE.

A la tentation succombez donc, de grace!

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi...
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi?

VALERE.

Quoi! vous pouvez....

LISETTE, *l'interrompant.*

Jurez que quoi que je vous dise
Vous n'en raillerez point?

VALERE.

J'en jure!

LISETTE.

Ma franchise,
Ou si vous le voulez, mon indiscrétion
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALERE.

VALERE.

J'écoute.

LISETTE.

(*Après un court silence.*)

Ce bon homme m'a dit... Vous allez vous moquer?

VALERE.

Eh! non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et sur-tout point d'éloge.

VALERE.

Voyons?

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage
Propres à soutenir un noble personnage?

VALERE.

Un amant sur ce point est un Juge suspect.
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au Ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort,
Et, de quelques parens que vous soyiez issue,
Chacun remarque en vous, à la premiere vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit,
Et ce que je vous dis tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur ; mais est-il bien sincere ?

VALERE.

Oui, foi de galant homme !

LISIMON.

Apprenez donc, Valere,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons, qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALERE.

Non; on vous a dit vrai : c'est moi qui vous l'assure,
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien !

VALERE.

Je vous conjure,
(Après un moment de silence.)
Charmante Lis.... O Ciel ! je ne sais plus comment
Vous nommer ; mais, enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée,
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.
(Il se jette à ses pieds.)

LISETTE, *le relevant.*

Valere, levez-vous.... vous me rendez confuse !

VALERE.

Quoi ! vous, servir ma sœur ! Ah ! déja je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser.
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer...
Mon pere m'inquiette, et je sais que ma mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévere...
(Voulant sortir.)
Je vais donc avertir ma famille ; et je crains....

LISETTE, *l'interrompant et le retenant.*

Ah ! voilà mon secret en de fort bonnes mains !
On me défend, sur-tout, de me faire connoître.
Si vous dites un mot, à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir....

VALERE, *l'interrompant.*

Eh ! bien, je me tairai...
Je suis dans une joie.... Oh ! je me contraindrai....
Ne craignez rien !

LISETTE, *voyant paroître Isabelle.*

Paix donc, j'apperçois Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE, *à Isabelle, en courant au-devant d'elle.*

MA sœur, que je vous dise une grande nouvelle !

LISETTE, *le retenant.*

Eh ! bien, ne voilà pas mon étourdi ?

VALERE.

Mon cœur

(*A Isabelle.*)

Ne peut se contenir.... Je sors.... Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu!... Vous moquez-vous ? Dites-moi donc, mon frere,

Cette grande nouvelle ?

VALERE.

Oh ! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valere,

Quoi ! vous me plaisantez ?

VALERE.

Non, non, quand vous saurez...

LISETTE, *l'interrompant, bas.*

Allez-vous-en.

VALERE, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez

A Lisette....

(*Il hésite.*)

ISABELLE.

Eh! bien donc?

VALERE.

Ayez toujours pour elle

Le respect....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Le respect ?

VALERE.

Oui, car Mademoiselle.....
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous.... Adieu.
(*Il sort brusquement.*)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague.
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frere extravague?

LISETTE.

Quelque chose, à-peu-près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect?
C'est aller un peu loin! Ce discours m'est suspect!
Oh! ça, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frere vous aime. Oh! oui, oui, je devine.
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Eh! quand il m'aimeroit, seroit-ce un crime?

ISABELLE.

Non,

Mais....

LISETTE, *l'interrompant.*

Si je veux l'en croire il me trouve jolie.
Mais, bon ! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui sans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frere n'est point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois sa droiture et sa sincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi ! sérieusement ?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah ! ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Je pénetre aisément.

LISETTE.

Quoi ! que pénétrez-vous ?

ISABELLE.

Mon frere est votre amant,
Et mon frere, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis....

(Elle hésite.)

ISABELLE.

Eh! bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

(Voyant l'embarras où est Lisette.)

Ensuite?... Vous rêvez?... Je vous ouvre mon ame,
En toute occasion; Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez, de bonne-foi.

LISETTE.

Eh! mais, je lui réponds.... Vous êtes curieuse
A l'excès!

ISABELLE.

Poursuivez?

LISETTE.

Que je serois heureuse
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois; mais je crains l'avenir.
Votre amour vous rendra malheureux, l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc ?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frere, enfin, n'ayez aucun souci ;
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état ?
Parlons, un peu, du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie,
Comment se porte-t-il ?

ISABELLE.

Mal !

LISETTE.

J'en ai de la joie !
Il est donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui, Lisette ; si bien,
Qu'il le sera toujours !

LISETTE.

Oh ! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le Ciel vous en préserve !

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénetrent, tôt ou tard, au fond de votre cœur.
Le Comte est sûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou, du moins, je l'augure ;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois.
Vous le connoissez peu ; c'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera, peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas : c'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter se fait aimer long-tems :
Qui nous voit trop souvent voit bientôt qu'il nous lasse !

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours.... Mais dites-moi, de grace !
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts ?

LISETTE.

Qui, moi?

Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-tems à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Etes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le Phœnix; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur; que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;
S'il vous trompe, du moins, c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler, soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercîrez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences.

Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE, *appercevant Philinte.*

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCENE V.

PHILINTE, ISABELLE, LISETTE.

PHILINTE, *à Isabelle, du fond du Théatre, après avoir fait plusieurs révérences.*

MADAME.... je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE, *à Philinte.*

Un homme tel que vous....

PHILINTE, *l'interrompant, en redoublant ses révérences.*

Ah ! Madame !... de grace,
Si je suis importun punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur....

PHILINTE, *l'interrompant.*

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité....

ISABELLE, *l'interrompant, en la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

(*Bas, à Lisette.*)

L'estime et les égards.... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *à Philinte, après lui avoir fait plusieurs révérences, et en lui présentant un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir ?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous ?...

(*Montrant Isabelle.*)

O Ciel ! devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.

(*Bas, à Isabelle.*)

A vous permis, Monsieur !... Dites-lui quelque chose.

ISABELLE, *bas.*

Je ne saurois.

LISETTE, *bas.*

Fort bien ! l'entretien se dispose

(*A Philinte.*)

A devenir brillant !... Monsieur, je m'apperçoi

Que vous faites façon de parler devant moi.

Je me retire.

PHILINTE,

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire,
Et je ne veux ici qu'admirer, et me taire.

LISETTE.

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux;
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *bas.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas.*

Eh! bien, interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas.*

Vous-même, avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel tems fait-il, Monsieur?

LISETTE, *à part.*

Matiere intéressante!

PHILINTE.

Madame.... en vérité.... la journée est charmante!

ISABELLE.

Monsieur, en vérité.... j'en suis ravie!

LISETTE, *à Philinte.*

Et moi,
(*A Isabelle.*)
J'en suis aussi charmée, en vérité.... Mais, quoi!

La conversation est donc déja finie ?....
Ça, pour la relever employons mon génie....
(*A Philinte.*) (*A Isabelle.*)
Dit-on quelque nouvelle ?... Enfin, il parlera.

ISABELLE, *à Philinte.*

N'avez-vous rien appris du nouvel Opera ?

PHILINTE.

On en parle assez mal !

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique !

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désaprouvez-vous ? les vers, ou la musique ?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchans vers :
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et, d'ailleurs, j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un Auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux Auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée et l'art est difficile.
C'est-là ce qui produit ce peuple de Censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des Auteurs....
(*A Isabelle, qui paroît rêveuse.*)
Mais vous êtes distraite et paroissez en peine ?

ISABELLE.

Je n'en puis plus !

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant, avec précipitation.*

Je m'enfuis!

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop.... Je souffre le martyre!

PHILINTE.

J'en suis au désespoir!... Je veux vous reconduire...
(Il met ses gants, avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force... Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame?

ISABELLE.

Ah! Monsieur, à toute heure.
Mais ne me suivez point, de grace!

(Elle sort.)

SCENE VI.

PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE.

Je demeure,
Pour vous dire deux mots.

LISETTE, *embarrassée.*

Monsieur... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(Philinte lui donne la main et la reconduit jusqu'à la porte de l'appartement, puis revient.)

SCENE VII.

PHILINTE, *seul.*

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement!
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre...
Que je suis malheureux! Des jeunes Courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modeles
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VIII.

UN LAQUAIS, *mal vêtu;* PHILINTE.

LE LAQUAIS, *présentant une Lettre à Philinte.*

CETTE lettre, Monsieur, s'adresse à vous, je croi.

PHILINTE, *prenant la Lettre, et en lisant le dessus.*

(Après avoir lu.)

« Au Comte de Tufiere... » Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Patdonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

(A part.)

Ah! Monsieur!... C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(Il sort.)

SCENE IX.

LE LAQUAIS, *seul, appelant.*

HOLA! quelqu'un des gens du Comte de Tufiere?

SCENE X.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Qui voulez-vous ?

LE LAQUAIS, *à part.*

Cet homme a la parole fiere !

PASQUIN.

Parlez donc ?

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin ?

PASQUIN.

C'est moi-même, en effet. Mais apprenez, faquin !
Que le mot de Monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus ! Ce reproche me touche !
J'ignorois qu'il fallût vous appeler Monsieur,
Mais vous me l'apprenez ; j'y souscris, de bon cœur !

PASQUIN, *d'un ton important.*

Trêve de compliment.

LE LAQUAIS, *lui présentant la Lettre.*

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte, votre maître, un petit mot de Lettre ?

PASQUIN, *prenant la Lettre.*

Donnez... De quelle part ?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point ;

Elle est d'un inconnu, qui ne se nomme point.
Adieu, Monsieur Pasquin.... Quoique mon ignorance
Ait pour Monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect
Que pour Monsieur Pasquin je suis plein respect.

(Il sort.)

SCENE XI.

PASQUIN, *seul.*

Ce marousle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat;
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil, aussi-bien que mon maître!...
Je sens qu'un Glorieux est un sot animal!...
(Entendant du bruit dans l'appartement voisin.) *(Appercevant le Comte de Tufiere.)*
Mais j'entends du fracas... Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient, tête levée....
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCENE XII.

LE COMTE, LA FLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS, PASQUIN.

LE COMTE, *entrant, et en marchant à grands pas et la tête levée. Ses six Laquais se rangent au fond du Théatre, d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'IMPERTINENT!

PASQUIN, *au Comte, en lui présentant la Lettre.*
Monsieur....

LE COMTE, *marchant toujours, et sans l'écouter.*
Le fat!

PASQUIN.
Monsieur...

LE COMTE, *l'interrompant.*
Tais-toi !...

(*A part.*)
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect, pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.
Il a tort!

LE COMTE.
Hein? à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.
Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit... Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas....
Tenez, serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN, *à part.*

Peste ! qu'elle est dodue !
A ce charmant objet je me sens l'ame émue !

(Il ouvre la bourse et en tire quelques pieces.)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu ?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux !

(Il fait plusieurs signes, et à mesure qu'il les fait, ses Laquais le servent. Deux approchent une table ; deux autres un fauteuil ; le cinquieme apporte une écritoire et des plumes, et le sixieme du papier. Ensuite il s'assied devant la table et il se met à écrire.)

PASQUIN, *lui présentant, de nouveau, la Lettre.*

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette Lettre,
Que, pour vous, à l'instant, on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire, après avoir pris la Lettre, sans la regarder.*

Ah ! c'est du petit Duc ?

PASQUIN.

Non, un homme est venu....

LE COMTE, *l'interrompant.*

C'est donc de la Princesse ?

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu,

Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Eh ! qui vous l'a remise ?

PASQUIN.

Un Laquais, mal vêtu.

LE COMTE, *lui jettant la Lettre.*

C'est assez ; qu'on la lise,

Et qu'on m'en rende compte... Entendez-vous ?

PASQUIN, *ramassant la Lettre.*

J'entends.

(Il lit la Lettre, bas.)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant, aux six Laquais.*

Sortez.

(Cinq Laquais sortent.)

SCENE XIII.

LE COMTE, PASQUIN, LA FLEUR.

LA FLEUR, *au Comte.*

MONSIEUR...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Comment ?

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire ?...

LE COMTE, *à part.*

(*A Pasquin, en montrant La Fleur.*)

Il me parle, je crois !... Holà ! qu'il se retire,
Et donnez-lui congé.

PASQUIN, *à La Fleur.*

Je te l'avois prédit !
Va-t-en ; je tâcherai de lui calmer l'esprit.

(*La Fleur sort.*)

SCENE XIV.

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le Comte relit bas ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la Lettre, bas aussi.*)

LE COMTE, *à part, après avoir lu ce qu'il écrivoit.*

TU ne partiras point ; et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur....
Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet;
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet....
(*A Pasquin, en déchirant sa Lettre.*)
Ote-moi cette table.... Eh! bien, que dit l'épître ?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc ? Lis toujours.

PASQUIN, *hésitant.*

Vous me l'ordonnez, mais....

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN,

PASQUIN, *lisant.*

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Qui vous écrit? Le style

Est familier!

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile!

(*Il lit.*)

« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
» Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scru-
» pule,
» Que par vos procédés, dont il est en courroux,
» Vous vous rendez très-ridicule! »

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci?

PASQUIN, *lisant.*

« Vous ne manquez pas de mérite,
» Mais.... »

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous ne manquez pas? Ah! vraiment, je le croi!
Bel éloge! en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN, *lisant.*

« Vous ne manquez pas de mérite,
» Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
» Apprenez que chacun s'irrite
» De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment! maraud?....

PASQUIN.

Fort bien! le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au Diable l'écrivain avec ses vérités!

(*Il jette la Lettre sur la table.*)

LE COMTE, *le menaçant.*

Ah! je vous apprendrai....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui?... Si jamais je m'avise
D'être votre Lecteur....

LE COMTE, *l'interrompant, en lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN, *prenant la bourse et la clef, faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE, *se rasseyant.*

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte....
(*A part.*)
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains!

(*Il sort.*)

SCENE XV.

LE COMTE, *seul.*

PUISSAI-JE devenir le plus vil des humains
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure !...
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.
(*Il prend la Lettre et la lit.*)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
» Emprunte une main étrangere.... »
(*Interrompant sa lecture.*)
Il fait fort bien !...
» Mais il ne vous cache son nom
» Que pour donner le tems à votre ame trop fiere
» De se prêter à la seule raison ;
» Et, lui-même, ce soir, il viendra, sans façon,
» Vous demander si votre humeur altiere
» Aura baissé de quelque ton. »
(*Il jette la Lettre.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage !
S'il vient, il paîra cher un si sensible outrage !
Qui peut m'avoir écrit ce libelle insolent ?
Plus j'y pense....

SCENE XVI.

PASQUIN, LE COMTE.

PASQUIN.

MONSIEUR, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte à

PASQUIN.

A trois cents quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais, cependant, mon gain
Montoit à quatre cents, et j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous
trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon !

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non ;
Mais...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui ; parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle,
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour.
J'ai parlé ; c'est assez.

PASQUIN.

Son pere est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, vous voulez qu'un pere de famille
Fasse les premier pas ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une maniere un peu moins dédaigneuse ;
Car Lisette m'a dit....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien !

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien!

LE COMTE.

Eh! que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où regne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? rien. C'est Lisette.... J'espere...

LE COMTE, *se rasseyant.*

On vient... Voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi! c'est le beau-pere.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre!
Allez, faites-le entrer, et moi je vais vous suivre.

SCENE XVII.

LISIMON, LE COMTE, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le Comte de Tufiere est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

(*Le Comte se leve nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)

LISIMON, *au Comte.*

Cher Comte, serviteur.

LE COMTE, *bas, à Pasquin.*

Cher Comte! Nous voilà grands amis, ce me semble!

LISIMON.

Ma foi! je suis ravi que nous logions ensemble!

LE COMTE, *froidement, en se rasseyant.*

J'en suis fort aise aussi!

LISIMON.

Parbleu! nous boirons bien!

Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien.

Je suis impatient de vous verser rasade,

(*Remarquant la morgue du Comte.*)

Et ce sera bientôt... Mais êtes-vous malade?

A votre froide mine, à votre sombre accueil....

LE COMTE, *à Pasquin, qui présente une chaise à Lisimon.*

Faites asseoir Monsieur... Non, offrez un fauteuil.
Il ne le prendra pas, mais....

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use,
Que je m'étale aussi, car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh! ça, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi!

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non, mais je suis peu fait à ces manieres-là.

LISIMON.

Oh! bien tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fiere grandeur d'un rièn se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on né familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut!.... Écoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas-là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit.
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit:
Tu lui plais; j'y souscris, du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par-là je contredis ma femme,

Qui voudroit m'engendrer d'un grand compliment-
teur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi si tu veux que je sois ton beau-pere,
Il faut baisser d'un cran, et changer de maniere,
Ou si-non, marché nul.

LE COMTE, *bas, à Pasquin, en se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN, *bas.*

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot!
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE, *bas.*

Mais si....

LISIMON, *l'interrompant.*

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et, sur-tout, point de
gloire:
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

(Il sort, et emmene le Comte.)

SCENE XVIII.

PASQUIN, *seul.*

Voila mon Glorieux bien tombé ! Sa hauteur
Avoit, ma foi ! besoin d'un pareil précepteur ;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien, en secret, m'abaisser un moment;
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-pere?

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi!

LE COMTE.

J'espere
Que, me connoissant mieux, il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

PASQUIN.

Du moins, pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vuidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité
Que le futur beau-pere en étoit enchanté!

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre.
Sa fille étoit ravie; et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part;
Et, moi, j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son pere est le maître
L'affaire ira grand train! Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme: il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme
Si vous venez à bout de le rendre poli!

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est, du moins, comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et, pourtant, n'en croit rien.

Je vois clair ; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est-là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion ;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble et fils d'un pere heureux
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse ;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité ;
Et c'est-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance ;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais, dans le discours,
Leur donner à penser que mon pere est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique
Qui soutint si long-tems notre noblesse antique,
Et leur persuader que, par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cede en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire ?
Car un vieux serviteur de Monsieur votre pere
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui sont arrivés ; et peut-être....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Le tems

Les a fait oublier. D'ailleurs, notre Province,
Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un Prince,
Est si loin de Paris qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici,
Si ta discrétion....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Croyez....

LE COMTE, *l'interrompant, à son tour.*

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue.
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds, en assurance,
Que ma fortune, au moins, égale ma naissance.
A Lisette, sur-tout, persuade-le bien.
Pour établir ce fait c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi! vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit?
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse!
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi.

J'approuve ce commerce; il convient d'elle à toi....
(Entendant du bruit.)
On vient ... Sors; et, sur-tout, fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir nous avons du courage.
(Il sort.)

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, LE COMTE.

ISABELLE, *au Comte.*

Je vous trouve à propos, et mon pere veut bien
Que nous ayions tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse!

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,
Que par vous mon bonheur me sera confirmé.
J'aspire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense, et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre, vous-même.

LISETTE.

Une fille, Monsieur, ne dit point : « Je vous aime ; »
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprette ?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très-discrette....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Votre amie ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble ?

ISABELLE.

Il est vrai ; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable ?

LE COMTE.

Quoi ! Lisette avec vous est en société ?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Eh ! pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Chacun a sa maniere
De penser ; mais pour moi....

LISETTE, *à part.*

Le Comte de Tufiere
Est un franc glorieux ! on me l'avoit bien dit.

ISABELLE, *au Comte.*

Je lui trouve un bon cœur, joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zele,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle ;
Car enfin,...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Votre pere a-t-il fixé le jour,
Où je dois recevoir le prix de mon amour ?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, et nous devons, peut-être,
Avant le mariage un peu mieux nous connoître ;
Examiner, à fond, quels sont nos sentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime,
Et....

LE COMTE, *l'interrompant.*

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précautions et plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincere
Votre cœur appuyât l'aveu de votre pere,
Et que sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que, du moins, pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire.

Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

VALERE, *à Isabelle.*

DOIS-JE croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALERE, *montrant le Comte.*

Que vous épousez Monsieur?

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément?

VALERE.

Je crois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(Il veut sortir.)

J'en serai très-flatté.... Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALERE, *le retenant.*

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monsieur ?

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître ?
Qui me traversera ?

VALERE.

Mais.... ma mere, peut-être.

LE COMTE.

Votre mere ?

VALERE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela seroit plaisant !

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frere un ton bien suffisant !

LE COMTE, *à Valere.*

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle ?
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle ?

VALERE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez !

VALERE.

Pourquoi ?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naissance
Méritoient des égards et de la déférence ;
Que bien d'autres raisons, que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pencher pour moi Madame votre mere....

(Avec ironie.)

Mais je me suis trompé ; je le vois bien... Qu'y faire ?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut, qui ne m'est pas connu,
Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Qui, nous, vous mépriser ? En recherchant ma sœur,
Certainement, Monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah ! mon Dieu ! point du tout.

VALERE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-tems, ma mere est pour Philinte.
Elle a même avec lui quelques engagemens,
Et l'amitié, l'estime en sont les fondemens.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh ! je le crois. Philinte est un homme admirable !

VALERE.

Non, mais, à dire vrai, c'est un homme estimable.

Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et riche, sans orgueil....

LE COMTE, *l'interrompant, avec ironie.*

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer!

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble répartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe; et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *avec ironie.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur!

VALERE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,

Plus on veut l'en convaincre et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement ; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALERE.

Il est bien Gentilhomme !

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALERE.

Et, de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi !
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte étoit d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvénu ;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALERE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.

Par exemple, Monsieur, vous connoissiez mon nom.
Avant de m'avoir vu ?

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monsieur; car le nom de Tufiere
Nous ne le prenons pas d'une Gentilhommiere,
Mais d'un Château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir; vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes Vassaux j'ai trois cents Gentilshommes,
Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah! Monsieur, je le crois.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi.
Pour moi je n'en dis rien; il faut être modeste.

VALERE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Je le déteste.
Les Grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier....
(*Voyant que Valere veut s'en aller.*)
Vous sortez ?

VALERE.

VALERE, *avec ironie.*

Oui, Monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis ?

VALERE.

Ce m'est bien de l'honneur,
Et je....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Parbleu ! je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace !
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur et cesse de la voir.
Dites-lui, que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence ;
Car, je vous le déclare, en termes très-exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près!

VALERE.

A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.
(Il sort.)

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris ?

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté ; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi!

ISABELLE.

D'un homme tel que moi? Ce terme-là m'étonne!
Il me paroît bien fort !

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens.
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entens.
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage
Que tout le genre-humain vous doit un humble hommage ?

LE COMTE.

Comment donc ! d'un rival prenez-vous le parti ?

ISABELLE.

Non pas ; mais, à présent que mon frere est sorti,

Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé, même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fiere et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincere, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux,
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante,

Et c'est la vanité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fiere des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en otant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace ! à quel propos cette distinction ?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application ;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille, en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire ;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater ;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant ; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par-tout odieuse, importune.
Avec la politesse un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espece ;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau!.... mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours, qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grace! avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez:
Et vous me ferez voir une preuve fidelle
De vos égards pour moi dans vos égards pour elle.
Elle connoît, à fond, mon esprit, mon humeur.
Écoutez, profitez et méritez mon cœur.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle : on me l'ordonne, et moi
J'en meurs d'envie aussi ; mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse!

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit!

LE COMTE.

Quoi! vous osez?....

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc! je me perds à

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands
airs

Vous décellent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse !
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint, trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas : changez de caractere ;
Car on n'en change point ; je ne le sais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop ;
Mais, du moins, je vous dis : songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre.
Paroissez quelque tems de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt ;
Car, après tout, Monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon....

(*Voyant qu'il l'écoute avec humeur.*)

Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut ?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut ?
Et ces petits Bourgeois traiteront d'arrogance

Les sentimens qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois.... Non, je veux prendre sur moi.
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va, dès ce même instant, me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage!

SCENE VII.

PHILINTE, LE COMTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-tems je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas, mais....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...

(*En faisant une profonde révérence.*)

Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.

Je vous ai reconnu, d'abord, aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences

Combien je vous honore!

LE COMTE.

Et vous avez raison.

Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi, sans façon.

PHILINTE.

Valere est mon ami, vous le savez, je pense?

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt, en sa présence,

Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,

Vous m'avez honoré.... d'un assez grand mépris?

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort, moi, j'ai dit ma pensée.

Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah! Monsieur, point du tout; je me connois: je croi

Qu'on peut, avec raison, dire du mal de moi.

Mais on ajoute encore à l'égard d'Isabelle

Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi ?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse !

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, Monsieur ?

PHILINTE.

Jamais, jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour !

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespere;
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mere.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment ?

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.
La nature, envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre.
Sur-tout, lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine !
Plus on lui fait la guerre et plus elle s'obstine ;
Et jamais la hauteur ne poura la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter !
Un petit Gentilhomme ose avoir cette audace ?

PHILINTE.

Moi, Monsieur ? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Eh ! c'est ?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur....
De me couper la gorge avec vous ?

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande, en effet ! Vous êtes téméraire !
Vous vous méconnoissez !.... Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur, mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grace insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de complimens !... Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver !

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE VIII.

LISIMON, LE COMTE, PHILINTE.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu! chez moi faire un pareil vacarme?
Par la mort! le premier....

PHILINTE, *remettant son épée.*

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, Monsieur le doucereux?

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE, *à Lisimon, en remettant aussi son épée.*

Par bonheur il n'est pas dangereux!

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins, je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire....

LISIMON, *l'interrompant.*

Je croi
Qu'un pere de famille en ce cas est le maître?

PHILINTE.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérans!
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprens!
Le Comte aime ma fille; il a droit d'y prétendre.
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre, en tout, à mon autorité.
Ainsi sans te flatter, contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monsieur, de répondre à cela,
Que Madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole.
Si pour me chicanner Madame est assez folle,
Madame, sur le champ, par le pouvoir que j'ai,
En même-tems que toi, recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille; et l'aveu de sa mere
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusques-là, j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valere,
Et je m'en vengerois si vous n'étiez son pere!

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour !... Eh ! la, la; patience !

LE COMTE.

C'est un petit Monsieur rempli de suffisance !

LISIMON.

Le portrait de sa mere, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel esprit et n'a que du caquet !
Oh! la méchante femme! Avec son air affable,
Composé, doucéreux, c'est un tyran, un diable.
De sang-froid, tout-à-l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre,
Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre;
Et, moi, j'ai répondu que j'étois résigné
A souffrir ce malheur, dès qu'elle auroit signé.
Qu'immédiatement après sa signature
Elle pourroit aller à sa bonne aventure.

Sur cela, force pleurs, évanouissemens.
Isabelle et Lisette, avec gémissemens,
L'ont vîte secourue, et, par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie;
Car qu'une femme pleure une autre pleurera,
Et toutes pleureront, tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles?

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles!
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur!
Je ne te croyois pas un si puissant Seigneur!
Comment diable! ton pere, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa Baronnie une noble figure?

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoirez plus un gendre de ma sorte!

LISIMON.

Ma foi! sans y penser l'habitude m'emporte.
Au cérémonial, enfin, je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien! belle maniere
De se corriger!

LISIMON.

Oh ! trêve à votre humeur fiere ;
Et consultons, tous deux, comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher, en un mot, toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, je vous jure !
Quand vous serez d'accord, je suis prêt a conclure.
(*Il sort.*)

SCENE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du Démon
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête !....
Je vais rompre.... Attendons...., Si je prends ce parti
De mon autorité me voilà départi ;

Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et Monsieur, désormais, dépendra de Madame !....
Bel honneur que je fais à Messieurs les maris !....
Non, il n'en sera rien !.... Le dépit m'a surpris ;
Mais l'honneur me réveille : il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.

(*Ils entrent par deux différens côtés du Théatre. Pasquin le premier, et marchant fort vîte, sans la voir, d'abord.*)

LISETTE.

Quoi! sans me regarder doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma Reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous, par hasard, quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter?

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zele et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matiere,
Avez-vous jamais vu le Château de Tufiere ?

PASQUIN.

(*A part.*)

Si je l'ai vu ? Cent fois.... C'est mentir hardiment !

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit ?

PASQUIN.

Comment !
C'est le plus beau Château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone....

LISETTE, *l'interrompant.*

Pentagone !... Bon Dieu ! quel grand mot est-ce-là ?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela.
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, et je vais vous décrire

Ce superbe Château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours.... entre seize courtines....
Avec deux tenaillons... placés sur trois collines....
Qui forment un vallon... dont le sommet s'étend
Jusques sur.... un dongeon.... entouré d'un étang....
Et ce dongeon... placé justement.... sous la zone....
Par trois angles saillans... forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux Château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau!

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient sa Cour?

PASQUIN.

Oui, ma Reine; et faites votre compte,
Que dans tout le Royaume il n'est point de Seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte, en tout tems, deux Écuyers, six
Pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus,
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un Seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décelle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand Seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique...
Naturellement, moi, je suis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond, les faits sont très-constans,
Et nous n'avons menti qu'en alongeant le tems.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire ?

PASQUIN.

Quinze ans auparavant ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bon-homme est plongé,
Et le pauvre Seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrette.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrette

Je ferois tort au Comte ; et si je fais des vœux
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valere, à mes efforts sans relâche s'oppose ;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose....
(*Voyant paroître Valere.*)
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.
(*Il sort.*)

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

AH ! vous voilà, Monsieur ? Vraiment, j'en suis ravie !

VALERE.

Quoi ! vous voulez gronder ?

LISETTE.

J'en aurois bien envie !

VALERE.

Eh ! sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos loix ?

VALERE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant Monsieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et, contre mon avis, votre zele emporté
A su porter Philinte à toute extrêmité.

VALERE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur! Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALERE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins, avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystere et sans feinte,
Que, Demoiselle ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette de ses jours ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALERE.

(*Bas, en voyant paroître Lycandre.*)

Par quel motif?.... Eh! quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE, *bas.*

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc.

(Il sort.)

SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie?

LISETTE.

Oui; mais nous querellions. Valere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et, vous, vous soutenez le Comte de Tufiere?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, et de toute maniere.
Il est vrai que le Comte est si présomptueux
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux:
Il ne respecte rien, ne ménage personne,
Et plus je le connois plus sa gloire m'étonne!

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez!

LISETTE.

LISETTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais, vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible
Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe ; à le servir je trouve mille charmes !

LYCANDRE, *à part.*

Qu'entends-je ? Juste Ciel ! quel bon cœur d'un côté !
De l'autre, quel excès d'insensibilité !
O détestable orgueil !... Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix !

LISETTE.

Je l'éprouve !

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espere,
La consolation d'un trop malheureux pere ?

LISETTE.

A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui ;
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez, peut-être ?

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi differe-t-il de trop heureux momens?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état!

LISETTE.

Il m'en sera plus cher! et loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour,
Il sera possesseur du peu que je possede.
Mon zele à ses malheurs servira de remede.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits, dont on m'a fait présent.

Je garde un diamant que m'a laissé ma mere.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.
Heureuse si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois !

LYCANDRE.

Arrêtez !... Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre pere ; il n'est plus malheureux !

LISETTE.

Ah ! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misere ?

LYCANDRE.

Quel monstre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil.... l'orgueil de votre mere.
Par son faste les biens se sont évanouis :
Son orgueil a causé des malheurs inouis !

LISETTE.

Eh ! comment ?

LYCANDRE.

Une Dame, assez considérable,
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette Dame enflammé de colere,
Pour venger cet affront attaqua votre pere,
Au retour d'une chasse, et prit si bien son tems,
Qu'ils se trouverent seuls pendant quelques instans.

D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger; il y perdit la vie.
En un mot, votre pere, en défendant ses jours,
Tua son ennemi; mais sans autre secours
Que celui de son bras, armé pour sa défense.
Les parens du défunt pousserent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre pere outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussi-tôt
Un Arrêt le condamne; et, pour fuir l'échaffaut,
Il passe en Angleterre, où, quelques jours ensuite,
Votre mere devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau,
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mere
Que j'avois au Couvent, et qui m'étoit si chere?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mere, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée ;
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre pere;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir ; et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste Arrêt ?...

LYCANDRE, *l'interrompant.*

Pendant sa longue absence,
De fideles amis, sûrs de son innocence,
Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le Procès ;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre pere, caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles :
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher ? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, Monsieur ; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux !

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.

Vous voulez la chercher, et le Ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce pere malheureux !
Il vous voit, il vous parle, il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi ! c'est vous-même ? O Ciel ! que mon ame est ravie !
Je goûte le moment le plus doux de ma vie !

LYCANDRE, *la relevant.*

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur ;
Et, je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas ! que je crains de revoir votre frere !

LISETTE.

Mon frere ! eh ! quel est-il ?

LYCANDRE.

Le Comte de Tufiere.

LISETTE, *toute troublée.*

Je ne sais où j'en suis ; je ne respire plus.
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra !

LISETTE.

Moi, sa sœur ?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille :
Oui, le Comte est mon frere ; et, dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise !

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et Vingeat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le tems permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusques-là, devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr! et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton d'un pere,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévere!

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez,
(*Entendant venir Pasquin.*)
Ma fille.... Quelqu'un vient; gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon pere, attendez tout de mon obéissance.

(*Elle rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE IV.

PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre;* LYCANDRE.

LYCANDRE.

Le Comte de Tufiere est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler? Qui? vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fiérement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis.... car je perds patience,
Un homme très-choqué de votre impertinence!

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi! raison. Je retombe toujours,
(*A Lycandre.*)
Et je veux m'en punir.... Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable?
Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Eh! par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,
Il est si suffisant que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi la raison, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise, de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu ?....

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
(Mettant sa main sur une de ses joues qui a reçu un soufflet du Comte, lorsqu'il lui a remis la Lettre de Lycandre.)
Eh! vîte, sauvez-vous.... J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi.
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez ?....

LYCANDRE, *l'interrompant.*

Oui; j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui prenez mieux votre bisque!

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace!

PASQUIN, *fait quelques pas pour sortir et revient.*

En vérité, je crains....

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah !

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.
(*Il entre dans l'appartement du Comte.*)

SCENE V.

LYCANDRE, *seul.*

PAR les airs du valet on peut juger du maître.
Ah ! du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard, sa fierté plîroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer.....

SCENE VI.

LE COMTE, PASQUIN, LYCANDRE.

LE COMTE, *entre en furieux.*

QUEL est le téméraire,
(*A part, et tout confus.*)
Quel est l'audacieux qui m'ose ?.... Ah ! c'est mon pere !

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant ! j'en suis édifié !

PASQUIN, *à part, en regardant la confusion du Comte.*

Comment donc ! le voilà comme pétrifié !

LE COMTE, *à Lycandre, en ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, Monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse !

LE COMTE, *à Lycandre.*

(*A Pasquin.*)

Je croyois.... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous ?
Laissez-le ici ; je veux....

LE COMTE, *à Pasquin, en le poussant dehors.*

Sors, ou crains mon courroux !

LYCANDRE, *à Pasquin, en le retenant.*

Reste !

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud ! Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

(*Pasquin sort.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci ?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi ?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon pere ?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misere !
Voilà votre motif ; et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice ;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah ! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature !
C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un pere misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable !

LE COMTE.

Qui, moi ! je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime !

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le moi donc, et dans ce moment
même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystere,
Et de me reconnoître en qualité de pere,
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt !
Vous les exposeriez à vous faire un affront !
Vons ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois ennobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts

Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés; et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance,
Et sans ce faux relief ni mon rang, ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe, ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande!...

(*Il se jette aux pieds de Lycandre.*)

Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare, à genoux,
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous?...
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mere;
Et tu n'as hérité que de son caractere!

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité!
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir, aux dépens de ma vie;

Mais, du moins, ménagez un honneur délicat!
Pour mon intérêt même évitons un éclat!

LYCANDRE.

Vous me faites pitié! Je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
(*Le Comte se releve.*)
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCENE VIII.

LISIMON, LYCANDRE, LE COMTE.

LISIMON, *au Comte.*

Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher. Votre froideur m'étonne;
Car il est tems d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame est sage;
Car j'allois, sans cela, faire un joli tapage!

Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse ; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins ; car c'est une Princesse
Aussi fiere que vous, et dont les préjugés....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE, *ironiquement.*

Fort bien!

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE, *au Comte.*

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage.
Que votre unique objet soit votre mariage ;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *à demi-voix, au Comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, *à demi-voix, en tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon Intendant.

LISIMON, *à demi voix.*

Il a l'air bien grêlé! Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance !

LE COMTE, *à demi-voix.*

C'est un homme d'honneur!

LISIMON, *à demi-voix.*

Il y paroît!

LYCANDRE, *à part.*

Je voi

Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son pere.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lisimon.*

Sachez encore....

LISIMON, *à demi-voix.*

(*Le Comte parle bas à Lisimon.*)

Eh! bien?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colere,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître, et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scene,
Où je veux mettre, enfin, son orgueil à la gêne!

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grace! et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes!

LYCANDRE, *à demi-voix.*

Fort bien!

LE COMTE, *à demi-voix, à Lisimon.*

C'est un homme économe, autant qu'il est fidele!

LISIMON, *haut.*

Oh! ça, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir?

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte!

LYCANDRE, *au Comte.*

Quoi! faut-il pour un mot vous câbrer de la sorte?

LISIMON, *au Comte, en montrant Lycandre.*

Il parle de bon sens!

LYCANDRE, *au Comte.*

Il est bien question
De chicanner ici sur une expression!

LE COMTE, *d'un air un peu fier.*

Mais, Monsieur....

LYCANDRE, *l'interrompant, d'un air impétieux.*

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire.
Faites ce qu'il faut faire, au plutôt!

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre!
Il va se découvrir.

LISIMON, *à demi voix.*

Ce vieillard est bien verd,
Ce me semble?

LE COMTE, *à demi-voix.*

(*A demi-voix, à Lycandre.*)

Il est vrai... Votre discours me perd!
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre!

LYCANDRE, *à demi-voix.*

Faites ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

LISIMON, *au Comte.*

Ma femme vous attend. Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au Comte.*

Soumis ; vous entendez ?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui ; j'entends à merveille !...

(*A part.*)

Ciel !

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous approuvez donc ce que je lui conseille ?
Bon-homme, expliquez-vous ?

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort !
Et s'il ne s'y rend pas il aura très-grand tort!
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage !
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage !

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-tems ?

LE COMTE, *voulant emmener Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, Monsieur, le tems que nous perdons.

LISIMON.

(*A Lycandre.*)

Un moment.... A quoi vont les revenus du Comte ?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor ?

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Dites-lui....

LYCANDRE, *à demi-voix.*

Je ne veux point mentir....

(*A Lisimon.*)

Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais, avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez, cependant, conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de tems
Vous aurez lieu, tous deux, d'en être fort contens.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre Intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela? Hein?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître!
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier, solliciter; je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi, vous-même, et faites bien ma
cour.
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce-là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille;
Vous priant, à genoux, de vouloir l'accepter?....
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter!
Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande!
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur! Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus!
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut pour les avoir fléchir devant l'idole!

Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abbatu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH ça ! Mademoiselle, expliquons-nous un peu.
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Eh ! sur quoi ! s'il vous plaît ?

LISETTE.

Votre mere appaisée
A vos tendres desirs paroît moins opposée.
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant.
Mais loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux.
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous :

Il vous a demandée; et cette ame si fiere
Vient de plier, enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon pere avec ardeur sollicitoit pour lui:
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frere,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mere,
Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit j'ai fait ce que j'ai pu.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi!

LISETTE.

Parlez en conscience.
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal!

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne-foi....

(*Elle hésite.*)

ISABELLE.

Eh ! bien ?

LISETTE.

D'aucun Roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'Héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez ?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et, peut-être, trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse ?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi ! pour un peu de gloire et de présomption ?
C'est-là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent ; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis ?

SCENE II.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE, *à Valere.*

Vous voilà bien rêveur ?

VALERE.

Et j'ai sujet de l'être !
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable !

LISETTE.

Vous vous en repentez ?

VALERE.

Je m'en repentirois
Si je vous aimois moins. Mais, enfin, je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrette?

ISABELLE.

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALERE.

Je l'aime, et m'en fais gloire!

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALERE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste Ciel!

VALERE.

Et mon pere
Pour dicter le contrat est chez notre Notaire.

ISABELLE.

Ma mere n'y met plus aucun empêchement?

VALERE.

Vous devez à mes soins un si prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à Isabelle.*

ÇA, réjouissons-nous! Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet : j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré! Je craignois un éclat;
Mais votre mere, enfin, va signer le contrat.
Elle a banni Philinte, et j'attends le Notaire
Pour terminer, enfin, cette importante affaire.
Excepté quelques points, dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir Madame la Comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment! Mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scene nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?

Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie ?

VALERE.

Mais, mon pere, après tout....

LISIMON, *l'interrompant.*

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
Quoi donc ! j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vue et qu'on ne verra plus)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus ?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile ?
Non, parbleu ! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir !

LISETTE.

Voilà parler, Monsieur, en pere de famille.
Courage ! Disposez, enfin, de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi ! Lisette ?....

LISETTE, *l'interrompant.*

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre-humain !

LISIMON, *à part.*

(*A Lisette.*)

Cette fille me charme !.... Oui, ma chere Lisette....

(*A demi-voix.*)

Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite !

LISETTE.

L'avis est bon !

LISIMON, *voulant l'embrasser.*

Le tien vient de m'édifier ;

Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE, *le repoussant.*

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie

Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-tems !... Il faut absolument

Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALERE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez ; prenez garde, mon pere !

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le Médecin, ce n'est pas votre affaire.

Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté

De ne vous plus charger du soin de ma santé....

(*A part.*)

Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,

Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrette.

(*A Valere.*)

Je veux m'en éclaircir.... Sachons un peu...

VALERE, *l'interrompant, en voyant paroître M. Josse.*

Voici

Votre Notaire.

LISIMON, *à part.*

(*A Valere, qui veut sortir.*)

Ah! bon... Non, non, demeure ici.

Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCENE IV.

M. JOSSE, LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à M. Josse.*

APPROCHE, Monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE, *tirant un contrat de sa poche.*

Lisons la minute.... A trois articles près,

Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts....

(*Montrant Isabelle.*)

C'est donc là la future?

LISIMON.

A-peu-près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille!

Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment ! se faire attendre ? Oh ! cela n'est pas bien ;

Et vous méritez fort....

LISIMON, *l'interrompant, en voyant paroître le Comte.*

Le voici qui s'avance.

(A Isabelle, à Valere et à M. Josse.)

Assieds-toi, Monsieur Josse... et nous, prenons séance.

(Ils s'asseyent tous, excepté Lisette, et M. Josse se met devant une table.)

SCENE V.

LE COMTE, LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

(Le Comte s'assied, en entrant.)

M. JOSSE, *mettant ses lunettes, et lisant.*

« PARDEVANT.... »

LISIMON, *à Isabelle, qui parle bas, à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE, *lisant.*

« Les Conseillers du Roi,
» Notaires, soussignés; furent présens... »

LISIMON, *à Valere, qui parle bas, mais avec action, à Lisette.*

Eh! quoi,
Vous ne vous tairez point? Est-il tems que l'on cause?
Valere, ici. Laissez cette fille; et pour cause!

M. JOSSE, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît; vos titres, votre rang.
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace!...
(*Regardant le contrat.*)
Vous avez pour cela laissé bien peu de place!

M. JOSSE, *lui montrant la marge du contrat.*

La marge y suppléra. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

Écrivez donc.... « Très-haut et très-puissant Sei-
» gneur.... »

M. JOSSE, *se levant, et l'interrompant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie....

LE COMTE, *l'interrompant, à son tour.*

Point de raisonnemens: je vous le signifie!

M. JOSSE, *écrivant.*

« Et très-puissant Seigneur...»

LE COMTE, *dictant.*

« Monseigneur Carloman,
» Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
» Philogenes, Louis....»

M. JOSSE, *l'interrompant.*

Oh! quelle Kyrielle!

Ma foi! sur tant de noms ma mémoire chancelle....
(Il répete.)
Philogenes, Louis..... Après?

LE COMTE, *dictant.*

« De Mont-sur-Mont. »

M. JOSSE, *répétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE, *dictant.*

« Chevalier.... »

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE.

Continuez.... « Baron
» De Montorgueil. »

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton empoulé.*

Bon!... « Marquis de Tufiere. »

LISIMON.

Quoi! vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon pere;
Mais comme, après sa mort, j'aurai ce Marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise!...
(A Isabelle.)
Je te fais compliment, Madame la Marquise.

M. JOSSE, *au Comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant.*

Comment ! tout ?... « Seigneur... »

M. JOSSE, *l'interrompant.*

Et cætera...

Cette tirade-là jamais ne finira !

LE COMTE.

Mettez... « Et d'autres lieux, » en très-gros caractere !

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

En lettres d'or ?

LISETTE, *à demi-voix.*

Paix donc !

ISABELLE, *à demi-voix.*

Je ne saurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité!

LISETTE, *à demi-voix.*

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine !

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*Il lit.*)

A vous présentement, Monsieur.... « Messire Antoine
» Lisimon.... »

LE COMTE, *l'interrompant, d'un air surpris.*

Antoine ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! c'est-là votre nom ?

Antoine ? Est-il possible ?

LISIMON.

Ah ! parbleu ! pourquoi non?

LE COMTE.

LE COMTE.

Ce nom est bien Bourgeois !

LISIMON.

Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon Patron valoit bien tous les vôtres !

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, Monsieur, passons.... Vos titres? C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc! Vous n'avez aucune Seigneurie?

LISIMON.

(*A M. Josse.*)

Ah! je me souviens d'une... Écrivez, je vous prie....

(*Il dicte.*)

« Antoine Lisimon, Écuyer. »

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

« Et Seigneur suzerain.... d'un million d'écus. »

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai, dans mon pupitre,
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats!

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison!

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse....

M. JOSSE, l'interrompant.

Oh! nous autres Bourgeois, nous tenons pour l'espece!...

(*A Lisimon.*)

Ça, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens

M'engage à la porter à neuf cents mille francs.

M. JOSSE, *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,

Et qui soutiendra bien votre noblesse antique!

LE COMTE, *bas.*

Monsieur le Garde-note, oui, l'argent nous soutient;

Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Eh! quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, Monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frere est magnifique! En tout cas, je sais bien

Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON, *au Comte.*

Oui?

LE COMTE, *dictant.*

« Sur la Baronie
» De Montorgueil. »

M. JOSSE, *se levant, après avoir écrit.*

Voilà votre affaire finie.
(*Tous les autres se levent aussi.*)

LISIMON.

(*Au Comte.*)
Signons donc maintenant.... La noce se fera
Aussi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera.

LE COMTE.

Mon pere, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit, depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frere, en vérité, ment fort bien quelquefois!

LE COMTE, *à Lisimon.*

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage!

SCENE VI et derniere.

LYCANDRE, LISIMON, LE COMTE, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LE COMTE, *à part.*

AH ! le voici, lui-même... O Ciel ! quel incident !

LISIMON, *à Lycandre, sans le reconnoître d'abord.*

(*Le reconnoissant pour l'homme que le Comte lui a dit être son Intendant*)

Que voulez-vous ?... Parbleu ! c'est Monsieur l'Intendant.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je viens savoir, mon fils....

VALERE et ISABELLE, *ensemble et l'un à l'autre.*

Son fils !

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte !

LYSIMON.

Vous m'aviez donc trompé ? Répondez, mon cher Comte ?

LE COMTE, *bas, à Lycandre.*

Eh ! quoi, dans cet état osez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune ;

Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat! par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je, au moment?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE.

L'état où je parois, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.

(*Au Comte.*)

Je la lui réservois.... Je bénis ma misere
Puisqu'elle t'humilie et qu'elle venge un pere.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.

ISABELLE, *à Lisette, qu'elle voit pleurer.*

Vous voilà tout en pleurs,
Lisette?

LISETTE.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable,
Eh! bien, vous le voulez, rendez-moi méprisable;

Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît
plus.
Oui, je suis votre fils et vous êtes mon pere.
Rendez votre tendresse à ce retour sincere!....
(*Il se jette aux pieds de Lycandre.*)
Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté!

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi! raison. Par ce qu'il vient de faire
Je jugerois, morbleu! que vous êtes son pere.

LYCANDRE, *au Comte, en le relevant et l'embrassant.*

En sondant votre cœur j'ai frémi, j'ai tremblé...
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts, qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le Ciel, enfin, pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste Monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste Arrêt, de finir ma misere.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un pere,
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin, dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle; et ma joie est extrême
De pouvoir, à présent, vous l'annoncer, moi-même!

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je ?... Juste Ciel !... Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus égale le bonheur !
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance ;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance !

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit... Je vous fais compliment, à tous deux !
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près il est joli garçon....
(*Montrant le contrat de mariage du Comte et d'Isabelle.*)
Voici notre contrat ; signez-le, sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grace ;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment ?

LYCANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALERE, *bas, à Lisette.*

Je suis perdu !

LISIMON, *à Lycandre.*

L'honneur est grand pour ma famille !
Très-agréablement vous me voyez surpris !
J'accepte le projet.... Mais est-elle à Paris,
Votre fille ?

LYCANDRE.

(*A Lisette.*)

Sans doute... Approchez-vous, Constance;

Et recevez l'époux....

LISIMON, *l'interrompant.*

Vous vous moquez, je pense?

C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur....

(*A Lisette.*) (*Au Comte.*)

Venez, ma fille.... Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON, *à part.*

Sa sœur, femme-de-chambre!

LYCANDRE.

Une telle aventure

Des jeux de la fortune est une preuve sûre!....

(*Au Comte.*)

Grace au Ciel, votre sœur est digne de son sang!

Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALERE, *à part.*

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie!

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie!

LISETTE, *au Comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur!

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir.... Je m'en fais un honneur!

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille

Puisse donner un rang sortable à votre fille;

Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat,
Et je suis en marché d'un très-beau Marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future...
(A M. Josse.)
Dès ce soir, Monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point sans se trouver Marquis....
(Au Comte.)
Etes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peût davantage!

LISIMON.

Bon! nous allons donc faire un double mariage?

ISABELLE, *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir; que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentimens seront mon caractere.

LYCANDRE, *à Isabelle.*

Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon.
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire!

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi;

Du respect, de l'amour je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me
vaincre.
Il faut se faire aimer : on vient de m'en convaincre ;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation !

F I N.

LA FAUSSE AGNÈS,

OU

LE POETE CAMPAGNARD,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET
DE LA FAUSSE AGNÈS,
OU
LE POETE CAMPAGNARD.

LE Baron et la Baronne de Vieuxbois, vivant dans leur Château, au fond du Poitou, veulent marier Angélique, leur fille aînée, à M. Des Mazures, Gentilhomme de la même Province, et qui a la ridicule manie du bel-esprit. Angélique a été élevée à Paris, chez une de ses parentes, et elle y a fait la connoissance d'un jeune Militaire, nommé Léandre, qui l'aime et qu'elle paye de retour. Elle ne peut donc se résoudre à épouser M. Des Mazures, qui l'ennuie, sans cesse, pas d'insipides impromptus, en vers, à sa louange; et, pour le dégoûter d'elle, elle lui fait persuader, par sa jeune sœur, Babet, qu'elle est de la plus grande simplicité, et, en sa présence, elle affecte,

en effet, de paroître de la plus grande ignorance. M. Des Mazures, fâché de la trouver si différente de ce qu'il en attendoit, d'après l'idée qu'on lui en avoit donnée, lui fait subir un examen, par le Comte et la Comtesse des Guérets, un Président et une Présidente, son épouse, tous quatre amis et voisins du Baron et de la Baronne. Angélique se montre aussi instruite à ses quatre juges qu'elle a paru ignorante à M. Des Mazures; et, pour achever de déconcerter celui-ci, elle feint d'avoir des vertiges, et de vouloir le tuer. Léandre, de son côté, averti du danger qu'il court de perdre Angélique, s'est rendu dans le Poitou, et s'est introduit dans le Château, avec L'Olive, son valet, en se faisant passer, d'abord, l'un et l'autre, pour Jardiniers, et en s'engageant, comme tels, au service du Baron; mais bientôt Léandre fait annoncer à M. Des Mazures l'arrivée d'un rival, qui veut lui disputer la possession d'Angélique, l'épée à la main. M. Des Mazures, doublement effrayé, abandonne volontiers ses prétentions, et se retire, et le Baron et la Baronne accordent, enfin, Angélique à Léandre.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA FAUSSE AGNÈS,
OU
LE POETE CAMPAGNARD.

« CE fut pendant que Destouches s'étoit retiré dans une Terre, appelée La Motte, qu'il avoit achetée dans le Maine, auprès de la petite ville du Château-du-Loir, à son retour de sa mission diplomatique en Angleterre, qu'il composa sa Comédie de *La fausse Agnès*, pour l'y faire représenter, par quelques Seigneurs et quelques Dames, de son voisinage ; et il y joua, lui-même, le principal rôle d'homme, celui de M. Des Mazures, Poëte campagnard, » à ce que nous apprend M. Cizeron Rival, son ami, dans ses *Récréations Littéraires*, d'après une Lettre de Destouches, à lui adressée, et vraisemblablement relative à cette Comédie.

Quand Destouches revint à Paris, il fit un Prologue, en vers libres, pour cette Piece, et il l'intitula *Le Triomphe de l'Automne.* En effet, il roule sur une dispute survenue entre les différentes saisons pour le droit de prééminence à mériter d'être préferée par le Public, en raison des divers plaisirs dramatiques que chacune d'elles peut lui offrir ; et c'est l'Automne qui l'emporte sur les autres saisons. Destouches s'est peint, lui-même, dans ce Prologue, sous le nom et le caractere d'un Poëte comique ; et il y annonce la Comédie de *La fausse Agnès*, qu'il a composée dans le pays du Maine, et qu'il vient faire jouer à Paris, pendant l'Automne. Cette Comédie ne fut, cependant, point jouée à Paris du vivant de Destouches. On ne sait par quelle raison. Il l'y fit imprimer, dès 1736, et elle n'y fut mise au Théatre qu'en 1759. Elle eut, dès-lors, beaucoup de succès. Elle est restée au courant du Répertoire, pour reparoître très-souvent ; et elle est toujours revue avec le même plaisir.

LA FAUSSE AGNÈS ;

OU

LE POETE CAMPAGNARD ,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES ;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 *Mars* 1759.

PERSONNAGES.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, leur fille cadette.

LÉANDRE, amant d'Angélique.

M. DES MAZURES, autre amant d'Angélique.

L'OLIVE, valet de Léandre.

LE COMTE DES GUÉRETS, Gentilhomme campagnard.

LA COMTESSE DES GUÉRETS.

M. LE PRÉSIDENT.

LA PRÉSIDENTE, son épouse.

La Scene est en Poitou, dans le Château du Baron.

LA FAUSSE AGNES,

OU

LE POETE CAMPAGNARD,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

OH! ça, ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'apperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triste et rêveuse. Sans doute que vous regrettez le séjour de Paris?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuie pas ; et ce séjour auroit mille agrémens pour moi si on m'y laissoit disposer de moi-même ; mais à peine suis-je arrivée qu'on parle de me marier, et avec qui ? avec un Provincial. Que dis-je ? un Provincial ? un Campagnard ; et, qui pis est, un Campagnard bel-esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, et accoutumée au commerce des gens de la Cour et de Paris, les plus polis et les plus spirituels !

LE BARON.

Ah ! ma pauvre fille, l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuse ! Tu as trop d'esprit et de perfections pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh ! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien. C'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître ?

LE BARON.

Oui, corbleu ! je le suis.

ANGÉLIQUE.

Mais ma mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer, c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison et d'un jugement au-dessus de son sexe ; une femme qui m'aime

à

à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous soyions mariés !

ANGÉLIQUE.

Ah ! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement !

LE BARON.

Eh ! bien, que me dirois-tu ?

ANGÉLIQUE.

Que ma mere abuse de votre facilité.

LE BARON.

Eh ! en quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage, très-avantageux, que ma tante avoit ménagé pour moi, à Paris, et vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient, en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu ! Madame votre mere a raison. Ce Léandre, dont vous êtes coîffée, n'est point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous sommes gueux, de pere en fils, pour n'avoir pas voulu nous mésallier ; et je refuserois pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premieres Croisades !

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles ? Ah ! mon pere, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te désespere pas, mon enfant ! Tu verras aujourd'hui M. Des Mazures, et je te réponds qu'il te charmera !

ANGÉLIQUE

Et, moi, je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il est ; c'est-à-dire, le plus suffisant, le plus fat, et le plus ridicule de tous les hommes !

LE BARON.

Ouais ! Mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate ! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire ?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre, qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde et qu'il y ait acquis cette politesse, ces manieres aisées, nobles et gracieuses qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule et de l'affectation de la plupart des gens de Province.

LE BARON.

Ah ! si votre mere vous entendoit raisonner de la sorte....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Aidez-moi à la désabuser de M. Des Mazures.... (*Se jettant aux pieds du Baron.*) Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, et je me flatte que vous ne me la refuserez pas !

LE BARON, *la relevant.*

Je vous aime, ma fille, et je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre !

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici je soutiendrois mieux sa cause.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, promettez-moi de prendre son parti, et je vous promets qu'il vous appuiera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il ? il est à Paris.

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez... (*Voyant paroître la Baronne.*) Mais je ne puis vous en dire davantage à présent ; voici ma mere.

SCENE II.

LA BARONNE, LE BARON, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *à Angélique, en lui montrant une Lettre qu'elle tient à la main.*

AH ! ma fille, que vous allez être heureuse ! M. Des Mazures sera ici dans un moment. Il me prévient sur son arrivée, par une Lettre, en vers, que je trouve admirable ! Tenez, Mademoiselle, lisez-nou cette Lettre, et apprenez-la par cœur.... (*Elle pré-*

sente la Lettre à Angélique, qui la prend.) (*Au Baron.*)
Vous, M. le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE, *lisant.*

« Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable !
» J'accours, et par monts et par vaux... »

LA BARONNE, *l'interrompant.*

C'est de moi qu'il parle, au moins !

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

« Cousine incomparable !... » En vérité, ce garçon-là écrit bien !

ANGÉLIQUE, *lisant.*

« Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable !
» J'accours, et par monts et par vaux,
» Brûlant d'être aux genoux du Soleil adorable
» Dont la possession guérira tous mes maux !... »
(*A la Baronne, en interrompant sa lecture et en lui faisant la révérence*)

Est-ce vous aussi, Madame, qui êtes son Soleil ?

LA BARONNE.

Non, Mademoiselle cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Eh ! de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse ?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner ! Ses maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour.... (*Au Baron.*) N'est-il pas vrai, M. le Baron ?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour !

ANGÉLIQUE, *à la Baronne.*

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue ?

LA BARONNE.

Quelle absurdité, pour une fille d'esprit ! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante ! Cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu ; et quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise ? Je sais ce que c'est que ces états-là.... (*Au Baron, en le regardant tendrement.*) J'y ai passé, mon cher Baron !

LE BARON, *tendrement.*

Et moi aussi, mon aimable Baronne !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Continuez.

ANGÉLIQUE, *lisant.*

« L'amour, jour et nuit, me lutine,
» Et m'a tout criblé de ses traits ;
» Mais l'épouse qu'on me destine
» Va me mettre à couvert de sa main assassine,
» Sous le retranchement de ses divins attraits ! »

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair ; mais c'est ce qui en fait la beauté !

LE BARON.

Assurément ! Quand je lis quelque chose et que

je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayiez perdu le goût des bonnes choses !

ANGÉLIQUE *lisant.*

« La charmante Angélique est si spirituelle
» Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit.
» Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
» J'épouse, non un corps, mais j'épouse un esprit. »

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable !

LE BARON.

Oh ! cela est divin ! cela est divin !

LA BARONNE.

Je voudrois bien savoir si vos beaux-esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses ?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, Madame ; ils ont le goût trop simple pour cela !

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers doit trouver bientôt le chemin de votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là !

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance !

ANGÉLIQUE.

Non, Madame ; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de Province ?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaise !

LA BARONNE, *au Baron.*

M. le Baron, avez-vous donné ordre à votre Notaire de dresser les articles du contrat ?

LE BARON.

Pas encore, Madame la Baronne. Il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, M. le Baron ? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, et que nous ferions la noce tout de suite ?

LE BARON.

Cela est vrai ; mais Angélique ne me paroît pas si pressée que nous. Donnons-lui le tems de connoître M. Des Mazures, de lui rendre justice et de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce-là votre avis, mon cœur ?

LE BARON.

Oui, m'amour; et je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas! volontiers, si cela vous fait plaisir.... Mais (*En lui faisant des minauderies*) si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là.... je vous aurois tant d'obligation!

LE BARON.

Eh! quel chagrin cela peut-il vous causer?

LA BARONNE, *en pleurant.*

Quel chagrin, cruel que vous êtes! Si le mariage ne se conclut pas ce soir vous m'enterrerez demain matin!

LE BARON.

Ah! je ne savois pas cela!... Corbleu! il ne sera pas dit que ma femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour moi. Je suis votre maître, mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chere Baronne, ordonnez, et faites bien valoir mon autorité.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

AH! mon pauvre pere, que vous êtes foible!

LA BARONNE, *s'essuyant les yeux.*

Oh! ça, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés. et que dès que je me suis mis quelque chose en tête il' faut que cela passe ? Ainsi, point de raisonnement, et songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Daignez vous ressouvenir que vous êtes ma mere et que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentimens!

LA BARONNE.

Eh! le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément que j'exige de vous une parfaite obéissance; et vous épouserez, dès ce soir, M. Des Mazures... (*Entendant du bruit aux envi-*

rons.) Mais quel bruit est-ce que j'entends? (*Voyant paroître L'Olive, qu'elle croit être son Jardinier, et Léandre, qu'elle croit être un Garçon Jardinier.*) C'est le Jardinier, qui querelle son valet, apparemment.

SCENE IV.

LÉANDRE, L'OLIVE, *déguisés en Paysans;* LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

L'OLIVE, *à Léandre.*

OH! oh! M. le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés et vous donner du bon tems?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre?

L'OLIVE, *montrant Léandre.*

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.... (*A Léandre*) Tu prétends donc, maître ivrogne! manger le pain des honnêtes gens, sans le gagner?

LÉANDRE.

Acoutez, Maître Pierre: vous êtes un brutal, sauf correction; mais je le suis aussi, quand je m'y boute!

L'OLIVE.

Je suis un brutal? M. le marousle!... (*Montrant la*

Baronne.) Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Madame....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

En vérité, Maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là!

L'OLIVE.

Avec votre permission, Mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires ... (*A Léandre.*) Ah! je suis donc un brutal?

LÉANDRE.

Morgué!....

L'OLIVE, *l'interrompant.*

Morgué! tatigué! ventregué! tu n'es qu'un sot, entends-tu, Nicolas? un fainéant, un sac-à-vin, un...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Le pauvre garçon me fait pitié!.. (*A la Baronne.*) Ne souffrez pas, Madame, que Maître Pierre le traite si durement!

LA BARONNE, *à L'Olive.*

Doucement, Maître Pierre! Pourquoi l'accables-tu d'injures, et veux-tu me donner mauvaise opinion de lui?

L'OLIVE.

Morgué! c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser? et sur quoi?

L'OLIVE.

Sur vous, sur M. le Baron, sur Mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah ! ah ! ceci n'est pas mauvais !... Eh ! que dit-il de nous ?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent : mais, morgué ! ne vous y fiez pas : c'est un songe creux, je vous en avartis !

LA BARONNE.

Mais, encore, que dit-il de M. le Baron ?

L'OLIVE.

Il dit....

LÉANDRE, *à la Baronne.*

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie !

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, je suis bien-aise de savoir vos pensées, M. Nicolas ... (*A L'Olive.*) Eh ! bien ?

L'OLIVE.

Eh ! bien, Madame, quand M. le Baron nous ordonne quelque chose, savez-vous bien ce que dit Nicolas ?

LA BARONNE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Morgué ! ce dit-il, « ça mérite confirmation ! »

LA BARONNE.

Comment ! confirmation ? Qu'est-ce que cela signifie ?

L'OLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de Monsieur, et

et qu'il ne veut jamais les suivre qu'après que vous les avez confirmés!

LA BARONNE.

Mais, vraiement, cela n'est point sot!

L'OLIVE.

Ensuite, il se met à parler de vous. Il n'y a pas moyen de le faire finir!

LA BARONNE.

A parler de moi? Eh! quels sont ses discours?

L'OLIVE.

« Par la ventreguoi! ce dit-il, la brave femme que » c'te Madame la Baronne! All'a pu d'esprit dans » son petit doigt que M. le Baron dans tout son » corps. Morgué! qu'alle a bon air! qu'alle a bonne » meine! que je sis aise quand je la vois! »

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas! Sa physionomie m'a plu, d'abord!

LÉANDRE.

Grand' marci, Madame!

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il n'est point mal bâti, ce garçon là!

ANGÉLIQUE.

Non, vraiement, Madame!

LÉANDRE, *faisant des révérences niaises.*

Ah! vous vous moquez!

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il a des yeux vifs et le regard touchant!

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en apperçois!

LÉANDRE, *tournant son chapeau.*

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça....

LA BARONNE, *à L'Olive.*

Eh! que pense-t-il de ma fille?

L'OLIVE.

Oh! dispensez-moi de le dire en présence de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non, je veux savoir, à fond, tous ses sentimens. Cela me divertit.

L'OLIVE.

Eh! bien, Madame, puisqu'il faut vous déclarer tout, Mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, *à Léandre, en souriant.*

Je suis fort malheureuse, Nicolas!

LÉANDRE, *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE, *à la Baronne.*

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre mere, et que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison!

LÉANDRE.

Ça vous plaît à dire!

L'OLIVE, *à la Baronne.*

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant !.... (*A Léandre, en lui présentant de l'argent.*) Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE, *refusant de prendre l'argent qu'elle lui offre.*

Oh ! Madame....

LA BARONNE.

Prends, te dis je..... (*Léandre prend l'argent.*) (*A L'Olive.*) Maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effet, ni de paroles.

L'OLIVE.

Ça suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra et qu'on n'épuise point ses forces par un travail excessif. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il soit magnifique et digne de la compagnie qui nous vient.... (*A Léandre et à L'Olive*) Retournez à votre jardin, mes enfans.... (*A Léandre, seul.*) Un petit mot, Nicolas. Je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins. N'y manquez pas, je vous en avertis !

LÉANDRE.

Oh ! je n'ai garde.

(*La Baronne sort.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

(*Dès que la Baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.*)

L'OLIVE, *à Angélique.*

EH! bien, qu'en dites-vous, Mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE.

A ravir! et vous m'avez extrêmement divertie, l'un et l'autre. Il n'y a qu'une chose qui m'a choquée, c'est que tu traites ton maître trop rudement!

L'OLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet-de-chambre d'appeler impunément son maître maroufle, ivrogne, coquin, paresseux! Je rends aujourd'hui à Monsieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE, *en riant.*

Mon tems reviendra, laisse-moi faire!... Mais supprimons les discours inutiles.... (*A Angélique, en lui baisant la main.*) Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore de baiser cette main qu'on veut me ravir!

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma mere.

L'OLIVE, *à Léandre.*

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE, *à Léandre, ironiquement.*

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission?

LÉANDRE.

En vérité, je vous admire! Comment pouvez-vous être assez tranquille pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est! Le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mere veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, et que la noce se fasse immédiatement après.

LÉANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle? Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrétement, depuis Paris jusqu'ici; que nous nous y serons introduits, L'Olive et moi, lui, en qualité de Jardinier, moi comme son valet? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite n'aura d'autre succès que de me rendre spectateur du triomphe de mon rival? C'est donc-là la récompense de ma fidélité? Ce sont donc-là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée?

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous voilà monté sur le ton tragique ! Il vous sied fort bien, Léandre, et vous déclamez à merveille ! Mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue ; cependant il n'est pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, et je vous jure que je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

L'OLIVE.

Venons au second.

ANGÉLIQUE.

M. Des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser ; et moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L'OLIVE.

Primò ?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma personne ; et de le forcer à rompre ses engagemens.

L'OLIVE.

Fort bien ! *Secundò ?*

ANGÉLIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin, dont j'ai la clef, et de m'aller jetter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE.

Eh ! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival ? Cela est impossible ; vous êtes trop parfaite !

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, et laissez-moi faire.... Mais il faut que, de vôtre côté, vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ses préjugés pour lui.

L'OLIVE.

Nous avons déja concerté différens moyens pour cela.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Je connois, à fond, le personnage qu'on me destine. C'est un Provincial, très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, et qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de science et d'esprit. Mon dessein est d'avoir au plutôt quelque conversation particuliere avec lui et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance et de bêtise qu'il ne puisse pas me souffrir.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé ! D'ailleurs, il ne sera pas édifié des discours que nous lui tiendrons, L'Olive et moi, et nous nous prometions....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant, en entendant entrer Babet.*

Paix, voici ma petite sœur.

SCENE VI.

BABET, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

BABET, *à Angélique.*

MA sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment !

ANGÉLIQUE.

Eh ! sur quoi ?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

M. Des Mazures est ici ?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que je suis malheureuse !

BABET.

Que vous êtes heureuse, au contraire ! Vous allez être mariée En vérité, les aînées ont un beau privilége de passer comme cela devant leurs cadettes ... (*A L'Olive.*) Ah ! c'est toi, Maître Pierre !.... (*A Léandre.*) Bon jour, bon jour, Nicolas !

LÉANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur.... Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le suis ; je le sais bien. C'est

ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur et moi. Mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, et allez voir votre prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé!

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure! Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah! le beau carrosse! Je crois que c'est un fiacre, de rencontre, qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

L'OLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau!

BABET, *à Angélique.*

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carrosse.

ANGÉLIQUE.

Comment! il est venu à trois chevaux?

BABET.

Oui, en arbalête. Celui qui fait la pointe est noir, borgne et boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien!

BABET, *à Angélique.*

Le second est gris-pommelé, le troisieme est de toutes couleurs, et plus haut d'un pied que les deux autres, et si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un Poëte de campagne!

L'OLIVE.

Ma foi! il est encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment! Maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

L'OLIVE, *embarrassé.*

Oh! voirement oui, Mademoiselle, j'y ai exercé mon métier, pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée si je ne vous y ai vu!

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de M. Des Mazures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien, cependant, que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher, et deux manans qui étoient derriere le carrosse? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

L'OLIVE, *à part.*

Les pauvres animaux n'en releveront pas!

ANGÉLIQUE, *à Babet.*

Eh! qui sont donc ces quatre personnes qui font cortége à M. Des Mazures?

BABET.

M. le Comte et Madame la Comtesse Des Guérets, M. le Président de l'Élection, et Madame sa chere épouse; car c'est ainsi qu'il l'appelle.

L'OLIVE.

Eh! comment diable avoient-ils pu s'emballer tous ensemble?

BABET.

Comme le carrosse ne peut tenir que trois personnes, Madame la Comtesse étoit sur les genoux de M. Des Mazures, et Madame la Présidente sur ceux de M. le Comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes et gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Eh! n'y a-t-il personne de blessé?

BABET.

Personne.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pas même M. Des Mazures?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, et deux ou trois écorchures, parce qu'heureusement ils ont versé dans la boue!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que n'ont-ils versé dans la riviere!

BABET, *entendant du bruit au-dehors.*

J'entends du bruit.... C'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir?

ANGÉLIQUE.

Et, moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai.... (*A Léandre.*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET, *à L'Olive.*

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

(*Ils sortent, tous les quatre.*)

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES.

(*On ouvre les deux battans de la porte du fond du Théatre, et l'on voit tous les personnages, qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies avant de passer.*)

LA COMTESSE, *à la Baronne.*

MADAME la Baronne....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Ah! Madame la Comtesse, je suis dans mon Château, et vous me permettrez d'en faire les honneurs!

LA COMTESSE,

LA COMTESSE, *à la Présidente.*

Passez donc, s'il vous plaît, Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton précieux.*

Juste Ciel ! que me proposez-vous, Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Eh ! de grace, Madame la Présidente !

LA PRÉSIDENTE.

Mais, mais en vérité, vous me rendez confuse, Madame la Comtesse !

LA COMTESSE.

Mais, Madame....

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner ?

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure !

M. DES MAZURES, *à la Comtesse et à la Présidente, en se mettant entr'elles.*

Je vois bien, Mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête pour ajuster ce différend !... Donnez-moi la main, l'une et l'autre.

(*Elles lui donnent la main, et il les fait entrer, toutes deux, sur le Théatre. Après quoi, le Comte et le Président font les mêmes cérémonies à la porte, le Baron et la Baronne allant tantôt à l'un et tantôt à l'autre pour les faire passer.*)

LE COMTE, *au Président.*

M. le Président, j'espere que vous ne serez pas si cérémonieux que Madame la Présidente.

LE PRÉSIDENT.

M. le Comte, je sais aussi-bien mon devoir que ma chere épouse.

LE COMTE, *d'un ton brusque.*

Oh ! parbleu, vous passerez !

LE PRÉSIDENT, *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne passerai pas !

LE COMTE, *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT, *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu ! on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici !

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif plutôt que de me faire faire un pas !

M. DES MAZURES.

- Vous verrez que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité !.. (*Il va leur donner la main, comme il a fait aux Dames, pour les faire passer, tous deux ensemble. Ils résistent, l'un et l'autre, et il les tire si fort qu'il fait un faux pas et est près de tomber avec eux.*) C'est une belle chose que la politesse ! Croiriez vous bien qu'elle ne regne plus que dans les Provinces ? Vive les Provinces pour les manieres ! On

se pique à Paris d'un petit air aisé ; qui est la grossiéreté même !

LA COMTESSE.

Vous me surprenez ! Je croyois que c'étoit à Paris que l'on apprenoit les belles manieres ?

M. DES MAZURES.

Eh ! fi donc, avec votre Paris, on n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, Madame, si on y sait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité, comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit Commis de la Douane y marche aussi fiérement qu'un Colonel, et vous prendriez une Procureuse au Châtelet pour une Présidente !

LA PRÉSIDENTE.

Pour une Présidente !... Mais, en vérité, cela est monstrueux !

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin, Madame, si je n'en suis scandalisé, jusqu'au fond du cœur ! La premiere visite que je rendis à Paris, ce fut chez une Dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étoient dues. Je crus qu'au nom de M. Des Mazures, il s'alloit faire un mouvement général, et que chacun se leveroit pour m'offrir sa place....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné si, de dix hommes et d'autant de Dames qui jouoient dans la salle, une seule ame se leva pour me faire honneur. La Dame du logis, sans quitter ses cartes, ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de s'écrier: « Holà! » quelqu'un, approchez un siége à Monsieur. » Ensuite, après m'avoir invité légérement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais. Quand je sortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire...

LE BARON, *l'interrompant.*

Eh! bien?

M. DES MAZURES.

Bon! j'étois hors de la salle qu'on ne s'étoit pas seulement apperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons. Croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance!

M. DES MAZURES.

Oh! je me vengeai bien aussi!

LE BARON.

Eh! de quelle maniere?

M. DES MAZURES.

Parbleu! je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, et j'en partis, sans aller à la Cour.... (*Regardant de tous côtés, et ne voyant point Angélique.*) Mais

le feu de la conversation m'entraîne et me fait oublier que mon Soleil n'est point ici.

« Ne puis-je savoir en quels lieux
» Il fait briller le feu des rayons de ses yeux ? »

LA BARONNE, *à la Comtesse.*

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers ?

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES, *à la Baronne.*

La langue des Dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit !

M. DES MAZURES, *d'un air de confiance.*

Oh ! Madame....

LA PRÉSIDENTE, *à la Baronne.*

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame....

LA BARONNE, *à la Présidente.*

Il est toujours brillant ; et toujours nouveau !

M. DES MAZURES.

Oh ! palsembleu ! Madame.... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel Ange qu'on me destine ; car on dit que c'est un prodige !

LA BARONNE.

Écoutez, ce n'est pas parce qu'elle est ma fille, mais je vous avertis qu'elle vous surprendra !

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

C'est une fille qui sait tout!

M. DES MAZURES.

Parbleu! nous aurons de vives conversations! Que de saillies! que de pointes! que de fines équivoques!

» Je brûle de voir cette Belle,
» Qui va me donner le transport!
» Déja mon cœur ne bat plus que d'une aîle;
» A l'aide! je meurs, je suis mort! »

LA COMTESSE, *à la Baronne, en l'embrassant.*

Ma chere Baronne, c'est un impromptu!

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds!

LE BARON, *frappant de sa canne.*

Corbleu! voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE.

C'est une source inépuisable!

LA COMTESSE.

Il surprend toujours!

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé!

(*Pendant tous ces éloges, M. Des Mazures se mire et s'ajuste, en sifflant.*)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux-esprits de Paris, que je fis bien bouquer! Un jour....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Vous nous conterez cela dans le jardin. Allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MAZURES.

« Allons. Mon tendre cœur à chaque instant s'en-
» flamme!
» Je brûle d'y trouver cet objet sans pareil!
» Ses yeux, remplis de feu, vont pénétrer mon ame!
» Comme l'aigle, les miens vont fixer ce Soleil! »

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LÉANDRE.

PARGUÉ ! Madame, je ne saurois deviner pourquoi vous nous querellez ! J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné ? Il est fâché ? Eh ! bien, qu'il se défâche ! Je m'en gobarge !

LA BARONNE.

Ah ! ah ! ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, M. Nicolas ? Mais ne le prenez pas sur ce ton-là, car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis !

LÉANDRE.

Eh ! bian, bian, si vous me chassez, je sais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Eh ! que ferez-vous ?

LÉANDRE, *mettant les mains sur ses côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal!.... Et, moi, je veux que vous restiez... (*A L'Olive.*) Maître Pierre, fais-lui donc entendre qu'il me manque de respect.

L'OLIVE, *à Léandre.*

Écoute, Nicolas; il n'y a qu'un mot qui serve. Madame est fâchée contre toi; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon, bien tendrement.... (*A la Baronne.*) N'est ce pas, Madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LÉANDRE, *à L'Olive.*

Pardon? Je n'en ferai rien: elle est trop affollée de son M. Des Mazures!

LA BARONNE.

Mais, dis-moi; tu n'approuves donc pas que je lui donne ma fille?

LÉANDRE.

Non, morgué! je ne l'approuve pas.

L'OLIVE.

Ah! vraiement, il n'a garde! Depuis que vous voulez marier votre cousin à Mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise himeur qu'il n'y a pas moyan de vivre avec ly.

LA BARONNE, *à Léandre.*

Cela est admirable! Eh! de quoi vous mêlez-vous?

LÉANDRE.

C'est que je sis amoureux....

LA BARONNE, *l'interrompant, en colere.*

De ma fille?

LÉANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous si vous faites ce mariage-là

LA BARONNE, *en riant, à L'Olive.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille!

LÉANDRE.

Morgué! vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sais bien à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE, *à la Baronne.*

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Eh! à qui?

LÉANDRE.

A celui qu'alle aime, et non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh! oh! tu me parois bien instruit! Est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident?

LÉANDRE.

Non; mais je boutrois ma main au feu qu'alle est enragée d'épouser M. Des Mazures; et alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort?

LÉANDRE.

Non, voirement Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre cousin, et je ne pis le souffrir, moi qui vous parle Sa philosomie m'a choqué d'abord. Je vous le dis, tout net; et je me sis, mor-

gué ! bian apparçu que Mademoiselle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE.

Oh ! vous voulez, vous voulez.... Ça est bian aisé à dire ; mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non, mais cela sera fait ce soir, indubitablement.

LÉANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis !

LA BARONNE.

Je me moque de tout, il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE.

Et si alle ne le peut pas ?... (*A L'Olive.*) Ne m'avez-vous pas dit, Maître Piarre, que vous ly aviez entendu parler, avec Mademoiselle Babet, d'un certain Monsieur qu'alle aimoit à Paris, et que sa tante vouloit ly bailler pour mari ?

L'OLIVE, *à la Baronne.*

Oui, morgué ! Alle en est bian assottée. Alle dit que c'est un homme noble, qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est Colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé, et qui a été si fâché, si fâché, quand alle est partie pour en épouser un autre qu'il a juré son grand juron que si ça se faisoit il vian-

droit ici, tout exprès, pour couper les oreilles à votre gendre!

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LÉANDRE.

Oui; et qu'il les attacheroit à la grande porte de votre Chaquiau!

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il se joue à M. Des Mazures, il trouvera à qui parler!... (*Voyant paroître M. Des Mazures.*) Mais, le voici, fort à propos... Demeurez; il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

SCENE II.

M. DES MAZURES, LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LA BARONNE, *à M. Des Mazures, en allant au-devant de lui.*

MON cher cousin, je suis dans une alarme effroyable!

M. DES MAZURES.

Comment! de quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie!

M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Cousine incomparable ! je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience ! Je cherche par-tout Mademoiselle votre fille ; je la demande à tous les échos d'alentour. Ils sont sourds à ma voix, et je ne puis trouver ma Déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

« L'enthousiasme me possede ;
» Inhumaine ! barbare ! accourez à mon aide ! »

LA BARONNE.

Eh ! mon Dieu ! trêve aux belles pensées. Je vous dis....

M. DES MAZURES, *l'interrompant.*

« Angélique est un Ange, et ses divins appas
» Font dans mon tendre cœur un terrible fracas ! »

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter !

LÉANDRE, *bas, à L'Olive.*

Quel original !

M. DES MAZURES, *à la Baronne.*

Oui, elle est toute charmante ! autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois. Sachez....

M. DES MAZURES, *l'interrompant.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne !

LA BARONNE.

Je vous dis....

M. DES MAZURES, *l'interrompant.*

Car je vois qu'elle me fuit, pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh ! ne m'écoutez donc pas !

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse ! Rien n'est plus délicat, ni plus spirituel !

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez-vous de moi ?

M. DES MAZURES.

C'est vous qui me plaisantez.... (*Montrant Léandre qui rit.*) Mais, que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là ?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez !

M. DES MAZURES.

Parbleu ! il en a, pourtant, bien la mine.

LÉANDRE.

Patience ! M. Des Mazures ; je vous ferons connoître qui je sommes !

L'OLIVE, *à M. Des Mazures.*

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bian rabattre votre caquet !

M. DES MAZURES, *d'un air important.*

Dites-moi un peu, Messieurs les faquins ! qui sont les gens qui rabattront mon caquet ?

LÉANDRE, *le contrefaisant.*

Je ne nommons parsonne.

L'OLIVE, *à M. Des Mazures, en le contrefaisant aussi.*

Rira bian qui rira le darnier!

M. DES MAZURES.

Qui rira le darnier?.... (*A la Baronne.*) Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent! Sans le respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité!

LÉANDRE, *lui frappant rudement sur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, M. Des Mazures, ça pourroit avoir queuque mauvaise suite.

L'OLIVE, *à M. Des Mazures, faisant de même.*

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars, tout votre sou; mais, par la ventregoi! ne gesticulez point, je vous en avartis!

M. DES MAZURES.

Il est vrai que je me déshonorerois en châtiant, moi-même, une si vile canaille; mais, si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivieres.

L'OLIVE.

Vos gens? Sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux?

LÉANDRE, *à M. Des Mazures.*

On voit bian qu'ils sont au sarvice d'un Poëte; ils ont, morgué! les dents pus longues que les bras.

M. DES MAZURES, *mettant la main sur la garde de son épée, en voyant que Léandre et L'Olive se mettent à rire.*

Il faut que j'anéantisse ces marauds-là!

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon cousin? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens, devant moi?

M DES MAZURES, *à Léandre et a L'Olive, d'un ton tragique.*

Rendez grace au respect que j'ai pour la Baronne!
» Sortez, faquins! sortez; c'est moi qui vous l'or-
» donne! »

Léandre et L'Olive se mettent à rire encore plus fort.)

LA BARONNE, *à Léandre et à L'Olive.*

Retirez-vous, mes enfans, et songez aux égards que vous devez à un Gentilhomme, qui a l'honneur de m'appartenir.

L'OLIVE.

Je sortons, pour vous obéir; mais, tatigué! je varrons s'il nous fera bailler les étrivieres!

LÉANDRE, *à M. Des Mazures.*

Je vous baisons les mains, M Des Mazures... (*D'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. Des Mazures.*) Venez promener vos belles pensées dans notre jardin, et je vous regalerons d'une salade!

L'OLIVE, *à M. Des Mazures.*

Et j'y boutrons la fourniture!

(*Léandre et L'Olive sortent.*)

SCENE III.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

VOILA deux maroufles bien effrontés ! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter ; mais s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé, en conscience, de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes, que nous ne voyons pas ! Ne seroit-ce point ma fille qui feroit agir et parler ces gens-ci ?

M. DES MAZURES.

Eh ! à quel propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui, vraiment, je le crois.

M. DES MAZURES.

Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épousera de tout son cœur.

LA BARONNE.

Eh ! sur quoi fondez-vous cette confiance ?

M. DES MAZURES.

Sur deux raisons, sans réplique : mon mérite, et son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

« Sans doute. En triomphant de sa flamme amoureuse,
» Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse ! »

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne ?

M. DES MAZURES.

Quand on est accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu !

LA BARONNE.

Ma fille n'est pas une Provinciale, je vous en avertis ; et, puisqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime est un jeune courtisan, des plus accomplis, à ce qu'on m'assure.

M. DES MAZURES.

Eh ! que m'importe ? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en esprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher et charmer un cœur ? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qua-

lités ne la frapperoient pas ; mais étant aussi délicate, aussi spirituelle et aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympathise pas avec moi qu'il est impossible que l'aimant n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supposons tout ce que vous croyez, il est certain, cependant, que vous avez un rival dangereux, qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, et qu'il est homme à vous insulter. Ainsi tenez-vous sur vos gardes... Vous rêvez ?

M. DES MAZURES.

« Elle a beau se tenir en garde,
» L'Amour, ce petit Dieu qui darde,
» Saura si bien darder son cœur,
» Que le mien, tôt ou tard, s'en rendra possesseur. »

LA BARONNE.

Oh ! vous m'impatientez ! Vous rêvez et vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne !

M. DES MAZURES.

Excusez, ma chere cousine. J'ai une si haute idée de l'esprit de Mademoiselle votre fille que je tends tous les ressorts du mien pour ne pas demeurer court avec elle. Cette pensée m'occupe uniquement, et je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE, *voyant arriver Angélique.*

La voici, fort à propos.

M. DES MAZURES.

Tout mon embarras est de savoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose !

LA BARONNE.

En prose, et point de vers, si vous m'en croyez.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE, *à Angélique.*

MA fille, comme Monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui. Faites bien les honneurs de votre esprit, et songez que c'est désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

(Il lui fait de profondes révérences, qu'elle lui rend par des révérences ridicules.)

M. DES MAZURES, *à part.*

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches !... (*A Angélique.*) Je crois qu'il faut nous asseoir, Mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire !

ANGÉLIQUE, *d'un ton niais.*

Tout ce qui vous plaira, Monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

C'est la pudeur, apparemment, qui lui donne un air si déconcerté.... (*A Angélique.*) Voulez-vous, Mademoiselle, que nous parlions en vers ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Eh ! bien, parlons donc en prose.

ANGÉLIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la prose.

M. DES MAZURES.

Oh ! oh ! cela est nouveau ! Comment voulez-vous donc que nous parlions ?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais quand on parle, c'est en prose ou en vers.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Eh! assurément.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne savois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit; prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? Mais vous me surprenez!.... (*Lui faisant la révérence.*) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, Monsieur?

M. DES MAZURES, *à part.*

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte!... (*A Angélique.*) Quoi! vous ne connoissez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES, *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là! Par ma foi! la réponse est pitoyable.... (*A Angélique.*) Ignorez-vous, Mademoiselle, que le Pactole est un fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'est un fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui, vraiement.

ANGÉLIQUE, *en riant.*

Ah! j'en suis bien-aise.

M. DES MAZURES, *à part.*

Oh! parbleu! je m'y perds! Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin, assurément... (*A Angélique.*) Mademoiselle, vous me surprenez, à mon tour! Je vous croyois une Virtuosa?

ANGÉLIQUE.

Fi donc! Monsieur, pour qui me preniez-vous? Je suis une honnête fille, afin que vous le sachiez!

M. DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête fille et être une Virtuose.

ANGÉLIQUE.

Et, moi, je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi, une Virtuose!

M. DES MAZURES.

Puisque ce terme vous choque, Mademoiselle, je vous dirai, plus simplement, que je vous croyois une Savante.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour Savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MAZURES, *après l'avoir examinée.*

Hom! c'est de quoi je commence à douter. Voyons, cependant. Vous savez, sans doute, la Géographie, la Fable, la Philosophie, la Chronologie, l'Histoire?

ANGÉLIQUE.

L'Histoire ? oui, c'est mon fort !

M. DES MAZURES.

Oh çà ! pour commencer par l'Histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César ? de Scipion ou d'Annibal ?

ANGÉLIQUE.

Je ne connois point ces Messieurs-là: Apparemment qu'ils ne sont pas venus ici, depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MAZURES, *à part.*

Ah! nous voilà bien retombés !... (*A Angélique.*) Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'Histoire ancienne Peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de Rois de France, depuis l'établissement de la Monarchie ?

ANGÉLIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mille sept cents....

M. DES MAZURES, *l'interrompant.*

Ah ! bon Dieu ! mille sept cents.... Rois ?

ANGÉLIQUE.

Assurément.

M. DES MAZURES.

Eh ! qui vous a appris cela ?

ANGÉLIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MAZURES,

M. DES MAZURES. *à part.*

Sa nourrice lui a appris l'Histoire de France ?... (*A Angélique.*) Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie ; car ou votre pere et votre mere m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi !

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de M. Des Mazures ! Ah ! j'ai trop de respect pour lui !

M. DES MAZURES.

Mais vous saviez, disiez vous, l'Histoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philosophie ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! je le disois pour vous faire plaisir.

M. DES MAZURES.

Vous ne savez donc rien ?

ANGÉLIQUE.

Je sais lire, passablement, et j'apprends à écrire, depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peste ! vous êtes fort avancée. Mais on me disoit que vous aviez infiniment d'esprit ?

ANGÉLIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue, tout bonnement, que j'ai de l'esprit comme un ange !

M. DES MAZURES.

Et vous le dites, vous-même ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit ?

M. DES MAZURES.

Ma foi ! si ç'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête ?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainsi ; mais, après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

« Beau Soleil, adorable Aurore,
» Vous que j'aime, vous que j'adore,
» Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
» Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté ! »

Allons, imitez-moi ; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE.

Oh ! très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je sentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique ! étalez enfin toutes vos merveilles !

ANGÉLIQUE, *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Volontiers ... Y êtes-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oui. Écoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute, de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, *d'un air simple.*

« Monsieur, en vérité,
» Vous avez bien de la bonté !
» Je suis votre servante,
» Très-humble et très-obéissante. »

M. DES MAZURES, *à part.*

La peste soit de l'imbécille! Ah! Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content ?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure !

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez !

M. DES MAZURES.

Tout de bon ? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGÉLIQUE, *faisant une révérence courte à chaque question.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh ! je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Voilà une fille qui n'est point fardée.... (*A Angélique.*) Mais on dit que j'ai un rival ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez, de tout votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

En voici bien d'un autre ... (*A Angélique.*) Et que, si je vous épouse je pourrai bien être....

ANGÉLIQUE, *faisant une profonde révérence.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Au diable soit l'imbécille ! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On vouloit m'attraper, mais, à bon chat, bon rat ... (*A Angélique.*) Mademoiselle, je suis votre serviteur. Si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs & ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MAZURES.

Non, sur ma foi !

ANGÉLIQUE.

Oh! vous m'épouserez.

M. DES MAZURES.

Moi, moi, je vous épouserois ?

ANGÉLIQUE, *d'un ton vif.*

Oui ; vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MAZURES, *à part.*

Voilà la preuve complette de sa bêtise !

ANGÉLIQUE, *feignant de pleurer, de dépit.*

Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez, vous me désespérez ; mais vous serez mon mari, ou.... vous direz pourquoi !

M. DES MAZURES.

Oh ! cela ne sera pas difficile. Tubleu ! quelle commere, avec son innocence !

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront ! Je m'en vais m'en plaindre à mon che-pere !

(*Elle feint, de nouveau, de pleurer et de sanglotter.*)

M. DES MAZURES.

A votre che-pere ?... Allez, vous êtes bien sa fille ; aussi spirituelle que lui, tout au moins !

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

EH ! bien, n'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh ! oui, très-charmé ! C'est un prodige ! Vous me l'aviez bien dit !

LA BARONNE.

Que vois je ? ma fille toute en pleurs !

M. DES MAZURES, *s'essuyant le front.*

Et moi tout en eau !

LE BARON.

Comment ! qu'est ce que cela veut dire ?

M DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête !

LA BARONNE.

De quelle fête parlez vous ? Ma fille pleure et soupire.

M DES MAZURES.

Je suis venu, j'ai vu, je me suis convaincu.... Cela me suffit.

LA BARONNE.

Eh ! de quoi vous êtes-vous convaincu ?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot ; mais je vous convaincrai, moi que je ne le suis pas !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Que veut-il dire, ma fille ? Expliquez-nous cette énigme ?

ANGÉLIQUE, *pleurant et sanglottant.*

Hélas ! je n'en ai pas la force Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, et qu'il soutient que je suis... que je suis... J'étouffe, je suffoque, et je me retire.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un mal-avisé, M. Des Mazures!

LA BARONNE, *à M. Des Mazures.*

Pour moi, je n'y comprends rien Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille? Vous avez dû vous appercevoir, d'abord, que ses sentimens sont aussi élevés que son esprit?

M. DES MAZURES.

Vous avez raison; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin?

M. DES MAZURES.

Eh! fi, ma cousine.

LA BARONNE.

Quoi?....

M. DES MAZURES, *l'interrompant.*

Fi! vous dis-je. Vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable, par ses graces, par ses talens et par son esprit?

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et, moi, je vous la donne, soit dit, sans vous

offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante, et la plus imbécille de toutes les créatures !

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre ?

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

Corbleu ! c'est votre portrait que vous faites, et non pas le sien.

M. DES MAZURES.

Quoi ! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit ?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, et ce n'est pas trop dire !

LA BARONNE, *à M. Des Mazures.*

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh ! il faut que vous ou moi nous radotions.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE COMTE, *au Baron.*

A QUOI vous amusez-vous donc, vous autres ? Est-ce que nous ne dînerons point ?

M. DES MAZURES, *l'embrassant.*

Ah ! mon cher Comte !...

(*Il déclame.*)

« J'ai perdu l'appétit, ô douleur sans pareille ! »

LE COMTE.

Parbleu ! je l'ai donc trouvé, moi ; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT, *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation ? Vous me paroissez, tous trois, un peu altérés !

LE COMTE.

Altérés ? Ils le sont bien s'ils le sont plus que moi !

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute ?

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE, *a la Baronne.*

Faites-nous confidence du fait, et nous vous ajusterons ?

M. DES MAZURES.

Le voici. M. le Baron et Madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science et d'esprit ; et, moi, je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance et de bêtise !

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion !

M. DES MAZURES.

Et, moi, je suis honteux que ma cousine, qué

je croyois judicieuse et sensée, veuille s'aveugler jusqu'à ce point! Je me donne au diable si j'ai jamais rien vu de si stupide que ce prétendu miracle de perfection!

LE BARON.

Par la ventrebleu!...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Point d'emportement, mon cœur! Il nous est facile de nous justifier. Ces Messieurs et ces Dames ont du monde et de l'esprit; je les prends pour juges de notre différent.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la Demoiselle Angélique à comparoître devant la Cour, pour exposer ses qualités et talens, perfections et imperfections, et se voir jugée définitivement. Défense au pere, à la mere et au futur conjoint, d'assister à l'audience, en personne.

LE COMTE.

Ni par Avocats. On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT

Et ce afin que ladite Cour puisse prononcer sans partialité. Telle est notre Sentence provisoire. Messieurs et Mesdames, la confirmez-vous?

LE COMTE.

Oui; mais à condition qu'avant que de juger nous irons tous à la Buvette.

LE BARON.

C'est bien dit!

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause, c'est que pendant tout le repas il ne sera question de rien, et que les procédures ne commenceront qu'après le dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons. Le dîner nous attend.

M. DES MAZURES, *à la compagnie.*

Messieurs et Mesdames, un petit mot avant que de sortir.

« Mes chers amis, que ne puis-je assez boire
» Pour oublier ma déplorable histoire!
» Mais, grace à mon malheur, mon sort est si fatal
» Que le divin jus de la treille,
» Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,
» Ne sauroit soulager mon mal! »

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, M. Des Mazures!

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut; je ne saurois m'en corriger!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LÉANDRE.

NON, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant que le récit de votre conversation avec M Des Mazûres ! Comment avez-vous pu si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez ?

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'Amour est un grand maître, et qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend !

LÉANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle !

L'OLIVE, *à Angélique.*

Avouez, Mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, et que la malice y a autant de part que l'Amour ?

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime, mais c'en est un pour moi bien piquant de berner

berner un fat, que je hais, et de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à jamais!

L'OLIVE, *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez? Je connois les femmes.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Il n'en est pas quitte, et je lui réserve un autre plat de mon métier!

LÉANDRE.

Eh! quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre, en sa présence, et devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser me donne des vapeurs noires, et me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances qu'il desirera bien moins d'être mon mari que je n'ai envie d'être sa femme. C'est le coup de grace que je lui prépare.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé; et vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

L'OLIVE, *à Angélique.*

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment, qu'il trouvera fort incivil!

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, et je l'approuve. Il est question maintenant d'agir en conséquence de ce qui s'est passé entre mon pere, ma mere et M. Des Mazures.

LÉANDRE.

Que s'est-il donc passé? et comment, n'étant point restée à la table, avez vous pu pénétrer?....

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

J'ai su, de Babet, que j'ai mise aux écoutes, qu'on doit me juger, et qu'on a nommé pour Commissaires Madame la Comtesse, M. le Président et sa chere épouse.

LÉANDRE.

Tout de bon?

ANGÉLIQUE.

Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller M. Des Mazures avec mon pere et ma mere, bien loin de faire l'imbecille en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime que mon Phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Ils soutiendront à M. Des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet, et comme Babet, que j'ai instruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je suis une idiote, cela va former un embrouillement, dont s'ensuivra la rupture.

LÉANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour!

ANGÉLIQUE.

Je vous en réponds!... (*Entendant tout le monde sortir de table.*) Mais, j'entends un grand bruit... On se leve de table.... voici mes juges. Retirez-vous.

(*Léandre et L'Olive sortent.*)

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT *bas, à la Présidente et à la Comtesse, en regardant Angélique*

OH oh: ce n'est point là l'abord d'une imbécille.

LA COMTESSE, *bas.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte!

LA PRÉSIDENTE, *bas.*

Au contraire, elle a tout à-fait bon air!... Écoutons ce qu'elle va dire.

(*Ils s'asseyent tous les trois, et Angélique reste debout.*)

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes juges, et j'obéis, avec soumission ... Vous êtes ici, Monsieur et Mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit?

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, M. le Président! Vous, dont la profession est de juger, ne sentez-

vous pas qu'elle est bien scabreuse, et qu'elle expose à d'étranges bévues ?

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse, et me surprend.

ANGÉLIQUE.

Et, vous, Mesdames, vous, qui voulez aussi juger des autres, parlez, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRÉSIDENTE, *bas, à la Comtesse.*

Quelle innocente ! Qu'en dites-vous, Madame ?

LA COMTESSE, *bas.*

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe !

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi ? Mais, pour juger sainement, il faut une grande étendue de connoissances ; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Comtesse.*

Je tombe de mon haut !

LA COMTESSE, *bas.*

Et moi des nues !

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez, avec moi nos connoissances, en général les degrés de ces connoissances, leur étendue, leur réalité Que nous convenions de ce que c'est que la vérité et si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles,

des maximes, des propositions frivoles, et de la foiblesse ou de la solidité de nos lumieres.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Tout se réduit à un point fort simple : savoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Eh ! comment le connoîtrez-vous ? Définissez-moi l'esprit, premiérement ? et, si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capables de juger si j'ai de l'esprit, ou si je n'en ai pas ; car il ne suffit pas de dire des mots : il faut leur attacher des idées, et convenir de celles qui leur sont propres. Mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De là procéde la témérité, la fausseté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité ; mais, ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vuides de sens, et parlent comme des perroquets.... Quoi ! vous me regardez, tous trois, sans rien dire ?... Qu'avez vous à me répondre ?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il faut que M. Des Mazures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête !

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme ; mais me voilà bien désabusée !

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je suis saisie d'étonnement !

ANGÉLIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois?... Mais si je vous disois...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant, et se levant.*

Je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, et que vous êtes très-savante!

LA PRÉSIDENTE, *se levant.*

Je prononce de même!

LA COMTESSE, *se levant.*

Et moi, je le soutiendrai, contre toute la terre!

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science; c'est me faire bien de l'honneur! Mais je serois bien plus flattée si vous m'accordiez le jugement et la raison, heureuses et rares qualités!

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi, nous n'en doutons pas!

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en appercevrez peut-être que trop tôt!... Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs...

(*Elle se met à rêver.*)

LA COMTESSE, *à part*

Oh! oh! la voilà tombée dans une profonde rêverie!... (*A Angélique.* Pourroit-on savoir, Mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE, *à part, et feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différens systêmes de la Physique moderne?

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE, *à part.*

Il y a du dérangement dans cet esprit-là!

ANGÉLIQUE, *à part.*

J'aime les tourbillons; mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, et Newton m'entraîne!

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matieres abstraites, et songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE, *feignant de la surprise.*

Ah! c'est vous, Madame la Comtesse? Vous venez à propos pour me déterminer, et je suivrai votre avis. Le systême des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! je suis furieusement pour l'attraction! J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étois doutée.... (*A la Présidente.*) Et Madame la Présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je me jette, à corps perdu, dans les tour-

billons ! . (*Bas, au Président*) Je ne sais ce que je dis ; mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE, *bas.*

Vous faites bien Je me trompe fort si cette aimable personne n'extravague pas, de tems en tems.

LA PRÉSIDENTE *bas.*

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle

ANGÉLIQUE, *à part, après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma surprise, et de mon indignation !

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Comtesse.*

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGÉLIQUE, *à part*

La bile me domine . . j'entre en fureur !

LA PRÉSIDENTE *bas, au Président.*

Ah ! bon Dieu ! prenons garde à nous

ANGÉLIQUE, *à part.*

Oui, je deviens furieuse, lorsque je pense qu'un original, comme les Mazures, ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime et de mon amour .. (*A tous les trois*) Écoutez tous, le serment que je fais Je jure, par le Styx, que, s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main !

LA COMTESSE, *bas, au Président.*

Sa cervelle s'échauffe Je crois qu'il est tems de nous retirer.

ANGÉLIQUE

Il dit que je suis gauche ?... Prenez garde à ces révé-

rences... (*Elle fait des révérences de très-bonne grace.*) Que je marche mal ?... (*Elle fait quelques pas et revient.*) Voyez de quel air j'entre dans une chambre ; avec quelle grace je m'y prends !... (*Elle chante et danse seule, et puis elle prend le Président par la main.*) Allons, M. le Président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excusez-moi, Mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dansez jamais ! Oh ! parbleu ! nous danserons ensemble.

LA PRÉSIDENTE, *bas, au Président.*

Dansez, bien ou mal. Il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE, *chante, et de tems en tems s'interrompt pour parler au Président.*

Allons gai, M. le Président... Tenez-vous droit, M. le Président.... Tournez donc.... En cadence, M. le Président, en cadence... Ah ! que la justice a mauvaise grace !

SCENE III.

LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *au Président.*

Que vois-je? M. le Président qui danse avec ma fille!

LE PRÉSIDENT, *se débarrassant des mains d'Angélique*

Au moins c'est elle qui l'a voulu!

LA BARONNE, *à Angélique.*

Etes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave Magistrat? Que veut dire ceci?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez point, Madame?

LA BARONNE

Comment! que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE

Non, vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

M. DES MAZURES.

Mademoiselle a des vapeurs? Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas apperçu!

LA BARONNE *au Président.*

Finissons ce badinage je vous prie, et venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, et la trouvez-vous une idiote?

LE PRÉSIDENT.

Je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir!

LA PRÉSIDENTE, *à la Baronne.*

C'est un prodige de science!

LA COMTESSE, *a la Baronne.*

Sa science et son esprit sont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes! Paris et la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait:

M. DES MAZURÉS.

Oh! vous me feriez devenir fou. Je sais bien ce que j'ai vu, je sais bien ce que j'ai entendu; je ne rêvois point, et je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, Monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous, et je commence à me repentir....

M. DES MAZURES, *l'interrompant.*

Oui, oui fâchez-vous, fâchez-vous: je ne suis point dupe, je vous en avertis. Vous avez beau vous entendre, tous tant que vous êtes; on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! c'est pousser ma patience à bout... (*A Angélique.*) Approchez, Angélique. Il n'est plus question de garder le silence. Voyons si vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas! je ne sais plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc ! Parlez, parlez. Faut-il tant presser une fille de parler ?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir !

LA BARONNE.

Au désespoir ! Eh ! pourquoi ?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes !

(*Elle pleure.*)

LA BARONNE.

Eh ! mon Dieu, qu'a t elle donc ?

LE PRÉSIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs !

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce M. Des Mazures, je le trouve si plaisant, si original, si comique que je ne puis m'empêcher de rire.... Ah ! ah ! ah !

(*Elle rit démesurément.*)

LA BARONNE, *à part.*

O Ciel ! Est-ce que l'amour lui auroit tourné l'esprit ?

ANGÉLIQUE, *prenant M. Des Mazures par la main.*

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Moi, Léandre ?

ANGÉLIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je... Il leve les yeux au Ciel ! La rage est peinte sur son visage ! Que va-t-il faire ? Il tire son épée ! Il veut se percer le cœur ! Ah ! cruel ! ah ! barbare ! Perce donc le mien, avant que de te priver du jour !... Oui, je veux expirer sous tes coups !.... (*M. Des Mazures s'éloigne d'elle.*) Mais l'ingrat me fuit ! il m'échappe pour exécuter son dessein tragique !... Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir ; je te suivrai par-tout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera, l'un et l'autre !... Veux-tu que je vive après toi pour me livrer à Des Mazures ? Non, donne-moi cette épée, dont tu veux te servir pour me priver de ce que j'aime.... (*Elle arrache l'épée de M. Des Mazures.*) J'en veux faire un meilleur usage, et je vais percer le cœur de ton rival !

(*M. Des Mazures passe vîte d'un autre côté ; et Angélique court après le Président, qui fuit devant elle.*)

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, Mademoiselle : vous me prenez pour un autre ! Je ne suis point le rival de Léandre ; je suis un grave Magistrat, un Président de l'Election.

(*Angélique le laisse, et va se jetter dans un fauteuil.*)

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! mon cher époux, êtes-vous mort ?

SCENE IV.

L'OLIVE, LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

L'OLIVE, *au Président, en feignant de ne pas voir, d'abord, M. Des Mazures.*

NE pourriez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MAZURES.

Eh! qui est cet original, mon ami?

L'OLIVE.

Pargué! c'est vous-même.

M. DES MAZURES.

Insolent! sans le respect que j'ai pour la compagnie je t'apprendrois à parler!.... Je t'en dois, aussi bien que ton camarade!

L'OLIVE.

Eh! morgué! ne vous fâchez pas, je vous apporte un petit Billet doux, qui vous divartira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un Billet doux? Eh! de qui est-il?

L'OLIVE.

D'un biau Monsieur, tout galonné, que je ne connois point. J'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main; et v'là son billet que je boute dans la vôtre, gratis.

(*Il présente un Billet à M. Des Mazures, qui le prend.*)

LA BARONNE, *à M. Des Mazures.*

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES, *lisant.*

« Avant que vous épousiez Angélique, je suis curieux de savoir si vous la méritez mieux que moi.
» Je vous attends dans le petit bois, pour décider
» cette affaire. Venez m'y trouver, au plus vîte, si-
» non j'irai vous chercher, fussiez-vous au fond des
» enfers ! »

LÉANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, et je me persuade que vous vous en tirerez galamment?

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure !... (*A L'Olive.*) Mon ami, va-t-en dire à celui qui t'a chargé de ce Billet que nous ne nous battrons point pour savoir à qui Angélique demeurera, et que je la lui cede, de tout mon cœur !

(*L'Olive sort.*)

SCENE V.

LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

M. DES MAZURES.

Moi ! m'aller battre pour une folle ? Je n'ai point de gorge à couper pour elle !

LA BARONNE.

Si bien donc, Monsieur, que vous rompez les engagemens que nous avions ensemble ?

M. DES MAZURES.

Très-solemnellement !... Ce Monsieur et ces Dames seront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure ! et je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE, *se levant brusquement, ce qui effraie M. Des Mazures et le Président.*

Parlez-vous sérieusement, Madame ?

LA BARONNE, *à part.*

Ah ! elle me reconnoît !... (*A Angélique.*) Oui, ma chere fille, du plus profond de mon cœur !

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous aussi, devant la compagnie,

de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre ?

LA BARONNE.

Que le Ciel me punisse si j'y apporte le moindre obstacle !

ANGÉLIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, et pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées... Grace au Ciel, je ne suis ni bête, ni folle !

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Oh ! oh ! voici bien une autre transition !

ANGÉLIQUE, *à la Baronne.*

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi M. Des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, et dont je me suis servie, avec tant de succès !

M. DES MAZURES, *au Président.*

Ce n'est plus une bête qui parle !

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole !

M. DES MAZURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit, par accès !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Quoi ! ma fille, est-il bien possible que vous ayiez pu vous contrefaire à ce point ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heu-

reuse si ma soumission vous touche et vous engage à combler mes vœux !

LA BARONNE.

Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations... (*A M. Des Mazures*) Vous voyez à présent, Monsieur, si ma fille est une sotte ?

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru ! C'est moi qui suis le sot présentement !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Où est Léandre ?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il est allé se jetter aux genoux de mon pere.

SCENE VI.

LE BARON, LE COMTE, LÉANDRE, *en habit de son état ;* LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

LE COMTE, *au Baron, en montrant Léandre.*

JE suis très-content de ce garçon-là, et je veux qu'il soit ton gendre !

LE BARON.

Oui, corbleu ! il le sera, puisque je lui ai donné ma parole !

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, et je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite... (*A M. Des Mazures.*) M. Des Mazures, votre serviteur... Je suis bien-aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous?

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure! car je pars.

(*Il sort.*)

SCENE VII et derniere.

L'OLIVE, *en habit de valet-de-chambre*; LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LÉANDRE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LE BARON, *à Léandre.*

APPROCHEZ, mon gendre, approchez.

LA BARONNE, *à part, en examinant Léandre.*

Que vois-je? Si je ne me trompe, c'est Nicolas, en habit de cavalier?

L'OLIVE.

Et voilà Maître Pierre, en habit de valet-de-chambre, fort à votre service.

LÉANDRE, *à la Baronne.*

Vous voyez, Madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses!

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, M. Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin !

LÉANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, Madame, et confirmer la cession que me fait M. Des Mazures.

LA BARONNE.

Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par là.

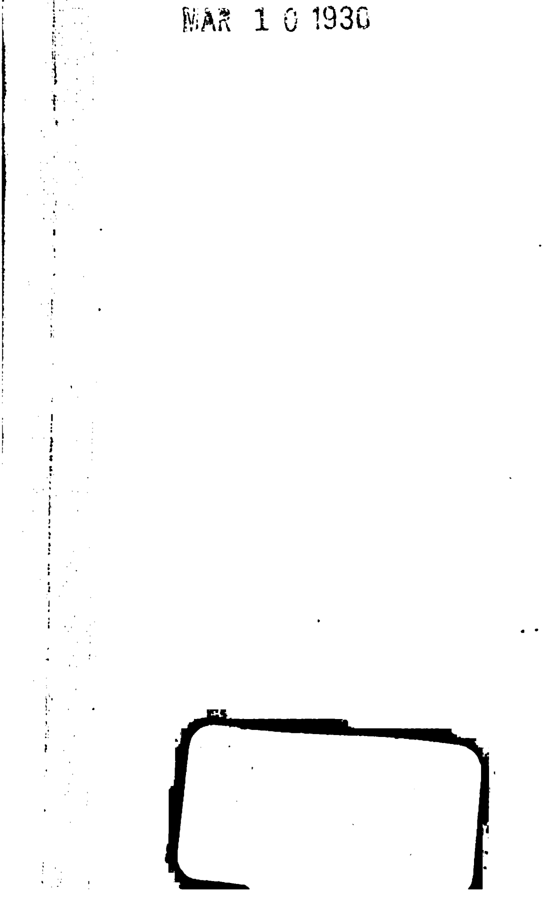
LE BARON, *à Angélique.*

Eh ! bien, ma fille, vous voyez que je suis le maître ; et je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction !

ANGÉLIQUE.

Je vous proteste, mon pere, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur ! J'obéirai quand il vous plaira.

FIN.


MAR 10 1936

